

NEUCHÂTEL, 15 février 1944

N° 2 - 40 cts

XLIII^{me} Année

Paraît le 15 de chaque mois
Abonnement annuel: Fr. 4.25

LES BONNES LECTURES

DE LA SUISSE ROMANDE

Publication pour la Jeunesse et la Famille

G. Maire Colombier



«TENAILLES»

Nouvelle par Georges Maire



«TENAILLES»

Nouvelle par Georges Maire



CHAPITRE PREMIER

La saison d'été s'annonçait magnifique dans ce joli hameau du Jura Neuchâtelois. La chaleur augmentait de jour en jour ; les prés tout émaillés de fleurs embaumaient l'air de leur parfum de miel ; les abeilles affairées semblaient mettre les bouchées doubles et butinaient avec ardeur. Tout dans la nature était splendide. Les agriculteurs, seuls habitants du village, se préparaient grand train pour les fenaisons. Les granges étaient balayées, on remplaçait ici et là quelque poutre ou quelque planche usée par les ans, on sortait les chars sur lesquels on ajustait les échelles. Nul n'oubliait de graisser soigneusement les essieux et de mettre au point ses machines agricoles.

A la « Prise Collard », maison située à quelque deux kilomètres du hameau, on n'échappait pas à la frénésie générale. Le maître du domaine, homme petit et musclé, s'affairait, allant de la remise au fenil, bricolant adroitement ici et là, mettant tout en ordre avec un air d'assurance et de conscience de son importance. Ses petits yeux gris et malins, un tant soit peu durs, faisaient vite comprendre qu'ici on n'admettait pas la réplique. Sa moustache embroussaillée et roussie par le tabac montrait clairement que sa toilette per-

sonnelle lui prenait moins de temps que celle de son cheval.

Veuf depuis bien des années, Zélim Leuba menait rondement son train de campagne et même à cette altitude où les hivers sont longs et la terre ingrate, il avait réussi non seulement à vivre en élevant sa fille unique, mais il avait amassé suffisamment de biens pour être considéré par le grand public comme un paysan à l'aise, et l'opinion générale ne s'y trompait point.

Le propriétaire avait adopté dans la mesure du possible les méthodes modernes adaptées à nos climats et il s'en trouvait bien. Comme ses possibilités financières le lui permettaient, il ne lésinait pas sur l'achat d'un outil ou d'un appareil dont l'utilité lui paraissait évidente. Le travail en était simplifié et la force économisée.

Malgré qu'il fût déjà dans la soixantaine, Zélim ne semblait pas sentir le poids des ans. Cependant, sans qu'il veuille se l'avouer à lui-même, ses forces n'étaient plus aussi vives, son dos se courbait et sa démarche encore énergique était tout de même plus traînante.

Peut-être sa méthode d'adaptation au progrès lui permettait-elle de ne pas se soucier des premiers signes de la vieillesse, ou tout au moins de fournir la même quantité de travail, ce qui, pour notre agriculteur, qui avait ses idées, était un gros point d'honneur.

La ferme était située à proximité des forêts de sapins qui couronnent la montagne et loin des autres habitations. Zélim y vivait avec une vieille parente.

Petite et ridée, la tante Laurette était des plus sympathiques ; elle donnait à la maison un air accueillant et y créait une atmosphère paisible que, pour sûr, Zélim n'aurait pas su créer.

C'est entre ces deux personnes et dans cette solitude jurassienne qu'avait toujours vécu Claudia, la fille du propriétaire. Une bien jolie fille, au teint hâlé, au regard franc et ouvert, et n'eût été certaine mimique de sa bouche qui rappelait Zélim et qui la rendait un peu hautaine parfois, on eût cru se trouver en face de la plus charmante fille de la montagne.

Claudia avait maintenant vingt-et-un ans. Tante Laurette avait veillé à son instruction ménagère à laquelle rien n'avait manqué, si bien que la jeune fille était une campagnarde accomplie, comme son père était un parfait paysan.

Avec cela, Claudia Leuba était une fille sérieuse qui fréquentait le temple et même les réunions de l'Alliance évangélique. Elle lisait chaque jour sa Bible, mais peut-être n'avait-elle pas encore saisi vraiment le message évangélique et avait-elle besoin d'apprendre à renoncer à elle-même et à ce pli un tant soit peu orgueilleux qu'on lisait sur sa bouche. Au reste, Claudia était dévouée et charitable ; elle s'occupait de l'école du dimanche et ses petites élèves l'aimaient beaucoup.

Il n'avait peut-être manqué à la jeune fille que l'influence de sa maman, qu'elle n'avait jamais connue, et nul ne saura dire ce qu'une mère peut manquer à la formation d'une jeune personne même bien entourée et éduquée soigneusement.

Claudia avait été envoyée deux ans à l'école secondaire, si bien qu'elle ne le cédait en rien à la plupart de ses camarades du village qu'elle dépassait en intelligence.

II

Les habitants de la Prise Collard s'apprétaient donc à commencer les foins. Pour arriver à temps au bout de cette rude besogne, on avait l'habitude d'engager un ou deux faucheurs. Mais, depuis la guerre, avec les mobilisations et les chantiers ouverts ici ou là, les ouvriers campagnards se faisaient rares ; il ne restait plus guère que quelques « roulants » assez peu intéressants et à petit rendement. Zélim n'avait jamais embauché ce genre d'ouvriers et il tenait moins que jamais à le faire cette année, mais il était dans l'impérieuse nécessité de trouver du personnel sous peine de se trouver en retard ; ce qui plus que toute autre circonstance le mettait hors de lui et accentuait son air renfrogné et peu sociable.

Le problème avait été étudié depuis bien des semaines et retourné dans tous les sens. Un soir, autour d'un plat de « röstis » dorés à point, il fut repris par le trio de la Prise.

— Jamais nous ne trouverons quelqu'un, disait le père ; j'ai écrit à sept ou huit endroits, mais partout on me répond négativement. Qu'en pensez-vous ?

Pour que Zélim aille jusqu'à dire « Qu'en pensez-vous ? » dans une affaire de son propre département, il fallait vraiment que son embarras fût grave. Si sa fille était pour lui sa seule raison de vivre, il tenait quand même à commander chez lui avec cette assurance qui lui était coutumière.

A la question de Zélim avait succédé un silence qui signifiait : « N'en a-t-on pas assez discuté ? A quoi bon !... », car il y avait un moyen d'en sortir mais le madré paysan ne voulait pas en entendre parler.

— Papa, finit par dire Claudia, tu sais bien que ni tante Laurette ni moi ne pouvons te trouver des faucheurs ; pourtant, puisque tu as acheté une moto-faucheuse, tu pourrais peut-être engager des faneuses ;

on en trouve et on leur donne un salaire inférieur à celui des hommes.

— Des femmes ? reprit Zélim visiblement contrarié, tu n'y penses pas !

— Je ferai les chars comme d'habitude et tu, « donneras ». Il est vrai que c'est pénible si tu es seul ; ce sera une rude corvée !

— Non, dit la tante, ton père ne peut pas tout faire, surtout qu'il faut encore décharger ; la grange n'est pas des plus commodes, tu le sais bien mieux que moi.

— Maintenant, nous avons le monte-charge.

— Oui, raison de plus, il faut quelqu'un pour grimper là-haut.

— Je ne veux pas de femmes par là, un point c'est tout !

— Eh bien ! reprit courageusement Claudia, décide-toi à demander un jeune homme à l'Office du travail, et cela sans retard.

— Oui, voilà l'éternelle chanson qui revient. Tu sais bien, ma petite, que je n'y tiens pas ; pourquoi toujours insister ?

— Parce que je ne vois pas d'autre issue, sinon de faire les foins en famille le mieux possible. On en sortira bien !

— Et nous serons les derniers, et nous n'aurons pas de regain. Si par malheur la saison était pluvieuse, nous serions dans de beaux draps...

— C'est pour ces raisons que Claudia insiste pour que tu écrives à l'Office du travail. On t'enverra quelqu'un et si tu n'es pas content tu peux toujours le renvoyer. Il paraît qu'on leur donne deux francs par jour ; ils doivent bien arriver à les gagner !

— Bien sûr, bien sûr, reprit Zélim en se grattant l'occiput ; mais tu sais, Laurette, j'en ai vu de ces chômeurs il y a quelques années. Il faut les payer, ils mangent beaucoup, ils sont difficiles et ne produisent pas grand-chose. Il semble qu'on a quelqu'un, on est toute une armée sur les champs et le travail n'avance pas.

— C'est vrai, père, mais les Lambelet de Verschez-les-Noirs ont très bien réussi, et le gros César était ravi ; son faucheur improvisé était plein de bonne volonté.

— Eh bien, soit ! Vous m'y forcez ; on écrira, et puis on verra.

Le soir de ce même jour, on pouvait voir Zélim Leuba tout affairé à écrire. Il ne confiait que rarement ce travail à sa fille. Il lui fallait du temps, mais il écrivait d'une manière nette et claire, dans un style précis et soigneusement étudié. Il avait entrepris d'expliquer à ces Messieurs de l'administration que, vu les circonstances, le plan Wahlen et la pénurie de main-d'œuvre, il sollicitait l'assistance des autorités pour avoir un aide pour ses fenaçons. Il avait bien soin d'ajouter qu'il ne cherchait pas à profiter de la situation et à faire faire son ouvrage sans déboursier grand-chose ; non, il payerait largement, plus que le prix exigé par la mobilisation des campagnes, mais il voulait avoir un jeune homme qualifié, pas trop jeune et au courant des travaux. Ce n'est pas « aux foins » qu'on a le temps de faire des apprentis ! De plus, il insistait sur le fait que l'affaire pressait. Il relut plusieurs fois son brouillon puis le recopia, plia sa lettre très exactement par le milieu et la ferma non sans avoir ajouté un timbre pour la réponse. Là-dessus, il s'en fut se coucher assez content de son chef-d'œuvre.

III

— Zélim ! Zélim ! viens vite, criait tante Laurette, le facteur a apporté une lettre de Neuchâtel, du Château, il doit y avoir du nouveau, c'est bien le moment ! Puisque tu penses faucher lundi...

On entendit un pas lourd dans la grange, puis la porte grinça et le paysan apparut dans l'encadrement :

— Donne-moi ça, Laurette, dit-il, et va me chercher mes lunettes.

La bonne tante s'empresse. Zélim déplia la missive et lut :

*A Monsieur Z. Leuba, agriculteur
à La Prise Collard*

Monsieur,

En réponse à votre honorée du 10 courant, nous avons l'avantage de vous informer qu'un jeune homme a été désigné pour vous porter secours. Il se nomme Maurice Perrenoud et se présentera chez vous mardi, 20 courant.

Veuillez agréer, etc...

— Eh bien ? interrogea tante Laurette.

— Ça va, il faudra voir cet ouvrier maintenant !

Zélim ne pouvait refouler ses craintes au sujet de ce collaborateur envoyé par l'administration.

— Nous ne tarderons guère à être fixés, continua-t-il ; quand il arrivera, tu m'appelleras, Laurette, puis tu lui offriras à manger. Rien qu'à sa manière d'expédier un repas, on voit déjà l'ouvrier : s'il mange vite ou lentement, s'il est gourmand, s'il fait des épaisses couennes de fromage...

— Te voilà bien ! à peine arrivé, tu vas le juger, et sévèrement encore, puis tu agiras à son égard d'après tes premières impressions.

— C'est bon, c'est bon, rien ne sert de discuter.

Et Zélim retourna à ses occupations.

Ce jour-là, Claudia n'était pas à la maison ; son père l'avait envoyée au vallon. Il s'agissait de découvrir un garçon ou une jeune fille capable de râtelier derrière le char, de faire de menus travaux, de porter les « dix-heures » et d'être à disposition de chacun.

Dans la première famille où elle se présenta, elle trouva un jeune homme disposé à monter à la Prise Collard.

Après sa démarche au si prompt succès, la jeune fille s'était rendue à Fleurier faire de nombreuses commissions ; aussi fut-elle bien heureuse de trouver son père avec le break à l'arrivée de l'autobus postal.

— Alors ? interrogea le vieux.

— Tout va bien, papa ; nous aurons un garçon de quatorze ans qui a l'air dégourdi ; je suis contente de mon voyage. Et toi, as-tu du nouveau ?

— Oui, le département nous enverra mardi un nommé Maurice Perrenoud. Comme on ne donne aucun renseignement complémentaire, je me demande si je dois me réjouir ou avoir souci. Le fournisseur de la moto-faucheuse a téléphoné qu'il viendrait lundi avec la machine pour m'apprendre à la conduire. A vrai dire, j'ai un peu souci de sortir avec cet engin.

— Il paraît que ce n'est pas si difficile que cela.

— Oui, pour des jeunes, mais, à mon âge, je me demande si je n'ai pas fait une bêtise.

— Je ne crois pas.

— Enfin, si les autres gens s'en sortent, je m'en tirerai bien aussi.

En causant ainsi de leurs affaires, le père et la fille approchaient de la maison, car la vieille jument montait d'un bon pas. Tante Laurette fut bien aise d'apprendre l'heureux succès de la démarche de Claudia. Elle voyait les difficultés s'aplanir et ne pouvait se douter qu'on était à la veille de circonstances tragiques à la Prise Collard.

IV

Le lundi, le temps était radieux et le ciel sans nuages. Les agriculteurs, levés tôt, commençaient sérieusement les foins ; on entendait les faucheuses un peu partout et une atmosphère fébrile régnait au hameau.

Zélim enrageait : pas d'ouvrier, pas de machine ! Julot était arrivé la veille, mais il fallait attendre encore ce fameux envoyé du plan Wahlen. Ce beau temps exaspérait notre homme qui prétendait qu'il était bien assez

tôt pour commencer, qu'il ne comprenait pas cette hâte intempestive, que d'ailleurs les foins n'étaient pas suffisamment mûrs et qu'il n'était pas nécessaire de s'énerver parce qu'il faisait beau temps. Il ne disait pas que s'il s'était trouvé dans d'autres conditions, il aurait bel et bien tapé dans le tas et montré l'exemple.

L'arrivée de la moto-faucheuse fut un soulagement, au moins pour un moment. Toute la famille assista à la démonstration. Julot n'était pas le moins intéressé. La tante Laurette prouva qu'elle ne saisissait rien du tout en demandant où l'on allait atteler le cheval... Zélim l'envoya préparer les « quatre-heures », ce qui était mieux dans son rôle.

Après la démonstration, ce fut l'essai sur le pré. Le marchand avait l'air de se promener derrière la machine, les virages paraissaient être un jeu. Zélim reprenait confiance.

— Tu vois, disait-il à sa fille, ce n'est pas si difficile que cela !

Mais après avoir fait quelques endains, le marchand s'écria :

— A votre tour, Monsieur Leuba !

Ce fut une autre chanson. Le moteur qui jusqu'alors avait eu une marche régulière, avait des emballements subits, l'échappement crachait du feu.

— Un peu moins de gaz ! Là !... Ah ! mais, attention, vous arrêtez complètement.

L'homme avait de la patience, davantage que l'apprenti qui suait à faire pitié. Il oubliait des manœuvres, était trop lent ou au contraire trop brusque.

— Ne tenez pas trop la poignée de votre embrayage, à gauche ! Bon, doucement, un peu plus de gaz, voilà ! Zélim avançait par brusques élans, puis faisait des arabesques au lieu d'aller tout droit.

Au bout d'une heure ou deux, cela pouvait aller.

— Je crois que cela ira très bien, Monsieur Leuba, oui, très bien, avec un peu de pratique, vous verrez !

Le lendemain, au petit jour, Zélim sortit la faucheuse et essaya de lancer le moteur. Mais il n'y avait absolument rien à faire, la machine se révoltait contre son nouveau maître.

Zélim enroutait la courroie, puis tirait de toutes ses forces et recommençait sans aucun résultat.

— Je crois qu'il faut bouger ceci, dit Claudia.

— Non, expliquait Julot, pas là, mais ici.

— Vous n'y connaissez rien, grognait Zélim, d'autant plus contrarié qu'un véritable crépitement de faucheuses montait de partout.

— Il n'y a rien à faire, dit l'agriculteur, vers neuf heures et demie, je vais faire quelques endains avec ma faux, c'est encore le vieux moyen le meilleur.

A midi, l'atmosphère était lourde à la Prise Collard. Tante Laurette, qui s'était mêlée de donner quelques conseils (d'ailleurs ridicules), avait été renvoyée un peu brusquement à ses casseroles. Claudia sentait que son père était dans un mauvais jour et se taisait, tandis que Julot profitait de manger sans mesure et se taillait de belles tranches dans le salé rose, mets des plus rares dans la maison paternelle.

De toute évidence, Maurice tombait mal quand, juste vers la fin de ce repas silencieux, il fit son apparition dans la cuisine campagnarde.

— C'est bien ici chez Monsieur Zélim Leuba ? demanda-t-il en entr'ouvrant la porte après qu'on eût répondu : « Entrez ! », d'ailleurs sans enthousiasme.

— Oui, c'est ici. Que me voulez-vous ? dit le père sans se retourner.

— Je suis le jeune homme désigné par le département pour vous aider aux foins. Puis-je entrer ?

— Mais certainement, soyez le bienvenu, dit Claudia en se levant. Asseyez-vous. Nous finissons de dîner, mais il reste encore suffisamment pour vous.

— Je vous remercie, j'ai plus soif que faim. Il fait chaud et j'ai marché de la gare jusqu'ici avec ma valise.

— Il n'y a pas de quoi, fit Zélim, bourru ; à votre âge, j'ai bien souvent fait la course et sans me plaindre.

— Oh ! je ne me plains pas, j'ai seulement un peu soif.

— Bien sûr, dit tante Laurette ; tenez, voici un verre de vin.

— Je vous remercie, Madame, mais je ne bois pas de vin. Je suis abstinant, je boirai volontiers de l'eau.

Zélim regardait le nouvel arrivant avec méfiance, mais quand ce dernier parla de tempérance, il éclata :

— Je vous le disais, nous sommes bien en train avec un freluquet de la ville qui transpire comme un malheureux rien qu'à monter jusqu'ici ! Un tempérant, un grand poteau de télégraphe qui n'a que les jambes, on dirait une paire de tenailles ! Regardez-moi ça !...

— Prenez place, disait Claudia, mais, j'y pense, vous aimeriez peut-être vous rafraîchir un peu.

Maurice était tout interdit et se demandait s'il n'allait pas repartir du même pas.

— Venez à table, disait tante Laurette, servez-vous bien.

Mais comment manger à sa faim sous le regard inquiet et peu engageant de Zélim, qui se montrait vraiment à son désavantage ? Pour finir, il sortit avec Julot et on l'entendit dire au gamin :

— Oui, une paire de tenailles ! Un tout petit corps au haut d'immenses longues jambes. Par-dessus le marché, un tempérant ! Ah ! ces gens de bureau, ils n'en font pas d'autres ! Ce n'est pas toujours avec du personnel de ce genre que nous ferons de l'avance à l'ouvrage !...

— Surtout, servez-vous bien, disait Claudia à Maurice, qui mangeait du bout des dents. Puis elle ajouta, visiblement gênée :

— Mon père a des difficultés et cela le rend un peu brusque, mais, maintenant que vous êtes là pour l'aider, nous sommes sûres, tante Laurette et moi, que tout ira bien.

— Je puis donc rester ? dit l'arrivant. Je n'en étais pas tout à fait convaincu.

— Nous comptons sur vous, renchérit tante Laurette, Claudia vous l'a dit. Il est vrai que vous n'avez pas l'air paysan. Avez-vous déjà travaillé à la campagne ?

Maurice, il est vrai, n'avait pas une carure athlétique, tant s'en faut ! Zélim l'avait jugé d'un coup d'œil ; il avait vu juste : son faucheur avait de très longues jambes et le corps relativement court, il avait aussi de grands bras, de grandes mains et de longs pieds, et les oreilles un peu en dehors. En revanche, il y avait dans son expression quelque chose de viril et de très sympathique tout à la fois.

Maurice sourit à la question de la vieille femme :

— Ne vous mettez pas en peine, dit-il, la force ne fait pas tout, il y a aussi la manière d'entreprendre le travail, qui compte pour beaucoup. Si je n'ai pas l'air d'être un chêne, je jouis par contre d'une bonne santé et j'ai toujours tenu le coup partout où j'ai travaillé.

— Comme vous me rassurez, dit Laurette.

Claudia n'ajouta rien ; elle trouvait cette scène d'arrivée ridicule et indigne de son père, souvent bourru, mais tout de même habituellement correct avec les inconnus.

— Vous prendrez bien une tasse de café, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oh ! certainement, merci beaucoup, mais ne changez rien à vos habitudes à cause de moi.

— Nous buvons toujours le café pendant les grands travaux, dit Laurette. Claudia, appelle ton père pour qu'il vienne le boire en compagnie.

Un moment après, notre homme faisait son entrée. Il paraissait plus doux, mais ses petits yeux brillaient sous les sourcils épais.

— Eh bien ! « Tenailles », dit-il en essayant de rire, il y aura du travail ici. J'espère que vous savez tenir les outils !

— Vous verrez, Monsieur, si je puis vous convenir. J'ai été envoyé chez vous, j'ai même manqué une bonne affaire à cause de cet ordre de marche. Je suis prêt à repartir immédiatement si vous le désirez.

Maurice savait parler avec simplicité. Pour un garçon de son âge, il était remarquablement calme et réfléchi, et le ton de sa réponse ne manqua pas de faire une certaine impression sur le paysan, d'autant plus que ce dernier, malgré son expérience de la vie, ne se possédait pas toujours. Hélas ! les années font des vieux, mais pas nécessairement des sages !

— Avez-vous peut-être un peu d'expérience dans les moteurs ? Je viens d'acheter une moto-faucheuse toute neuve, mais elle ne va guère.

— On pourrait voir cela, sans garantie bien entendu.

— Eh bien ! venez tout de suite, dit Zélim, nous allons voir immédiatement de quoi vous êtes capable.

— S'il peut faire aller la faucheuse, la partie est gagnée, dit Claudia à sa tante, quand les hommes furent sortis. Quelle scène le père nous a faite après-dîner ! j'en avais honte.

— Ton père était fatigué et découragé.

— C'est vrai qu'il a de grandes jambes, continua Claudia qui suivait sa pensée, mais, au fait, il n'est pas venu ici pour un concours de beauté !

— Auriez-vous par hasard une aiguille très fine, Mademoiselle, demanda Maurice, qui entraînait.

— Peut-être, venez voir !...

Quand Maurice fut sorti, tante Laurette continua :

— Tu es sotte, Claudia, je crois que c'est un brave garçon.

— Je ne dis pas le contraire.

Le dialogue des femmes fut interrompu par le bruit du moteur qui ronflait gaîment.

— Il ne lui a pas fallu beaucoup de temps, s'exclama Claudia, papa sera content !

Or le père n'était pas aussi satisfait que sa fille voulait bien le croire.

Pensez un peu : avoir peiné pendant des heures pour faire marcher un moteur, se déclarer vaincu, au bout de ses ressources, et voilà un garçon qui ne se donne pas pour mécanicien, un type quelconque choisi au hasard par une administration jugée incompétente, qui vous fait partir le dit moteur au premier tour de courroie. Non, cela était par trop humiliant ! Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir Leuba repousser un peu rudement son faucheur, se mettre à sa place et partir aux champs.

Maurice ne se laissa pas décontenancer, il prit une fourche à portée de sa main, la jeta sur son épaule et suivit son ombrageux maître.

Sa présence se révéla bientôt indispensable, car, à peine ce dernier était-il arrivé à pied d'œuvre que le moteur calait déjà.

— Tenailles, venez donc voir ce qu'il y a !

— Ce n'est rien ; il fallait seulement mettre des gaz en démarrant. Ça va repartir.

En effet, le moteur tournait de nouveau.

Faites attention, vous tenez beaucoup trop longtemps cette poignée. Dans un moment cela n'ira plus du tout ! Attention, pas trop de gaz quand vous faites les virages... Attention ! n'oubliez pas de débrayer pour changer de vitesse...—

— Attention ! attention ! répétait Zélim, visiblement énervé ; il ne sait dire que cela : attention !

— Soit, je ne dirai plus rien.

Cependant le moteur était de nouveau arrêté. Sans un mot, ni même une ébauche de sourire, le jeune homme remettait en marche, dégageait le couteau comme s'il avait fait cela toute sa vie et son seigneur et maître, suant à grosses gouttes, le regard sombre et le sourcil froncé, tenait fermement sa machine comme si elle allait lui échapper.

Ce qui devait arriver ne tarda pas à se produire. Au lieu d'écouter les conseils de son employé, le nouveau faucheur en faisait à sa tête. Il trouvait sa manière plus commode et méprisait les sages avertissements. Une demi-heure plus tard, c'était l'arrêt brusque et sec.

Zélim rentra seul et assez penaud ; son orgueil lui avait joué un vilain tour. Vraiment, la journée était

mauvaise. Comme il était à mi-chemin, il rencontra sa fille qui venait faire sa part du travail.

— Alors, déjà fini ? s'écria-t-elle d'un air ravi.

— Hum ! ça ne va plus du tout ; j'aurais mieux fait de laisser cette machine où elle était.

— Quel malheur !

— Oui, nous allons être pas mal en retard !

— Que peut-il bien lui être arrivé ? se demandait Claudia en continuant son chemin.

— Hé là ! Monsieur Perrenoud, venez donc prendre un verre, je vous ai apporté du thé mêlé de cidre doux. Qu'a-t-elle donc cette machine ?

— Merci, Mademoiselle, vous êtes bien aimable, bien que je sois abstinente, j'ai très soif, et cette attention me fait un vif plaisir. Quant à la machine, il s'est produit un petit accident dû à une fausse manœuvre trop répétée. Ce ne sera pas trop grave je crois. À votre place, je téléphonerais tout de suite à la maison qu'on vienne réparer ça.

Les jeunes gens travaillaient silencieux, le foin se ramassait en longues lignes parallèles qu'on mettrait ensuite en tas avant le coucher du soleil.

Comme le travail tirait à sa fin, Claudia rompit le silence :

— Alors, Monsieur Maurice, permettez-moi de vous appeler par votre petit nom.

— Naturellement, dites Maurice tout court, c'est plus pratique.

— Oui, on ne fait pas de compliments aux champs, il faut rester naturel. Il devrait en être de même dans toute la vie ! Je me nomme Claudia ; vous n'avez pas besoin non plus de dire « Mademoiselle », c'est entendu ?

— C'est vrai que c'est plus simple.

— Alors, Maurice, vous m'avez l'air de vous y entendre au travail ! Moi qui ai pourtant l'habitude, je dois me dépêcher pour pouvoir vous suivre et vous prenez aussi large que moi.

— C'est vrai que je n'en suis pas à mon premier coup de rateau ! Et puis, je suis agriculteur par vocation ou par amour, si vous aimez mieux.

— Oh ! alors, je comprends !

— Voilà que nous avons fini. Dois-je commencer de mettre en tas tout de suite ?

— Si vous voulez. Au revoir, je vais aider à traire. Venez dans une demi-heure à trois quarts d'heure. Je téléphonerai aussi à Lausanne pour la machine, il faut absolument qu'on puisse s'en servir.

V

Le lendemain, Zélim n'était pas gai. Le beau temps persistait et l'impossibilité où il était de pouvoir faucher à la machine le torturait. Il se rendit donc aux champs sa faux sur l'épaule, suivi de Maurice qui, lui aussi, était prêt à faire de bons endains. Il ne tarda pas d'ailleurs à montrer ses capacités en se tenant fidèlement sur les talons du vieil agriculteur qui devait se démener pour ne pas être obligé de céder sa place au jeune homme.

Maurice n'était pas à proprement parler un « puissant gaillard ». Il n'avait pas une force d'hercule ; en revanche il savait remarquablement bien arranger ses outils. Il avait battu sa faux avant déjeuner et savait aiguïser comme pas un ; aussi se tenait-il constamment sur les talons de son patron qui, comme bien l'on pense, tenait le coup.

Lorsque Claudia arriva dans le but d'étendre l'herbe humide, elle put constater combien les deux hommes avaient fait de l'avance. Elle le fit remarquer non sans quelque ironie, car elle était trop fine pour ne pas saisir la cause profonde de ce déploiement d'activité.

— Il ne faut pas que j'oublie de te dire, papa, que le mécanicien a téléphoné, il pense être là vers neuf heures et demie, aussi je crois qu'il est inutile de tellement vous dépêcher. Je dégarnirais plutôt les bords, si

j'étais à votre place. Surtout qu'avec la machine on peut faucher pendant la chaleur.

— Oui, tu as raison, dit Zélim en s'arrêtant immédiatement ; il n'était pas trop malheureux de mettre un terme à cette course à la faux.

— J'irai me placer sur cette borne là-bas et toi, « Tenailles », tu délimiteras.

Il persistait à donner le surnom de « Tenailles » à son collaborateur qui n'en était pas trop enthousiasmé, mais il se disait : « Si cela peut le soulager, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Si Claudia n'avait pas été la fille de Zélim, elle se serait tout de suite laissée attirer par cette nature droite et désintéressée. Mais la jeune fille, qui connaissait bien son père, et qui avait regretté sa conduite à l'égard de Maurice, partageait en une certaine mesure l'humiliation paternelle. Elle ne manifestait aucune hostilité, mais, par moments, elle prenait l'expression hautaine que nous lui connaissons.

Maurice feignait de ne rien voir. Pourtant, c'était un garçon sensible, mais il était chrétien avant tout, et voulait vivre comme tel. De plus, il avait bien souvent fait l'expérience que le temps arrange beaucoup mieux les choses que tout autre moyen.

Le paysan et sa fille laissèrent Maurice terminer la besogne et se rendirent à la ferme afin de se trouver là quand le mécanicien arriverait. Ils étaient à peine rentrés que la voiture stoppait sur le pont de grange. Lestement, l'homme en sortit, il était vêtu d'une blouse kaki et d'un pantalon de toile bleue.

Immédiatement Zélim vint à la rencontre de son « sauveur ».

— Ça ne va plus, dit-il après une poignée de main ; j'ai déjà eu beaucoup de peine à faire partir le moteur puis, au bout d'une demi-heure de travail, il s'est bloqué brusquement.

— Voyons cela, fit l'homme. Ah ! ah ! Oui, je vois, vous avez commis la faute commune à bien des apprentis, vous avez trop utilisé la poignée de l'embrayage.

— Peut-être, répondit Zélim, mais cela n'est pas si facile !

— Si, si, c'est très facile, mais il faut un peu de pratique.

Tout en parlant, il démontait avec assurance, examinant chacun des organes. Il était au beau milieu de son travail lorsque Perrenoud arriva des champs.

— Tiens ! dit le mécanicien en l'apercevant, vous ici, Maurice ! quelle surprise ! et c'est vous qui laissez Monsieur Leuba griller son embrayage ?

— J'ai bien fait ce que j'ai pu ; mais...

Zélim était surpris aussi et ennuyé par cette affinité entre les deux hommes.

— Eh ! Monsieur Leuba, continua celui de Lausanne, vous avez mis la main sur le plus sûr faucheur que je connaisse ; l'année dernière il en a parcouru des poses ! Le foin, le regain, la moisson, rien ne le rebute. Je vous félicite d'avoir un tel collaborateur, mais soit dit entre nous, laissez-le faire ou, en tous cas, suivez ses conseils.

— Regardez donc, dit-il à Maurice, cet embrayage a eu chaud ! on va changer toute la partie centrale.

— Comprenez bien, Monsieur Leuba, toute les fois que vous tenez la poignée, cette pièce que voici appuie fortement contre celle-là, et, comme le moteur tourne, cela chauffe rapidement. Aussi dites-vous bien que vous devez en user prudemment.

— Oui, oui, mais à mon âge !... Je me demande si je ne ferais pas mieux de renvoyer tout ce « tralala » !

— Pas avec Maurice chez vous, en tous cas. Laissez-le faire ; il conduit mieux que moi.

Afin de conserver son sang-froid et de ne pas être tenté de rire, le jeune homme avait saisi les outils et travaillait au remontage avec une précision étonnante pour Claudia qui avait assisté à la scène sans rien dire.

Quand tout fut remis en place, il était midi.

— A la soupe ! dit Zélim, qui, cette fois-ci, était tout

regailardi. Après dîner, nous retournerons aux champs pendant que vous êtes là. Maurice pilotera l'appareil, mais si ça ne va pas, retour en ligne directe et en grande vitesse.

— Oh ! je suis bien tranquille, fit l'homme en riant et en clignant de l'œil du côté de Perrenoud.

C'était le premier repas un peu gai que le jeune homme prenait à la Prise Collard. Le mécanicien parlait tout simplement, racontait des blagues et mangeait de bon appétit. Sa bonne humeur était communicative. En finissant le café, il dit :

— Maurice, allez mettre en marche, nous allons faucher.

Le jeune homme ne se fit pas prier.

— Ce n'est pas une blague, dit le mécanicien quand Maurice fut sorti ; vous avez là la perle des ouvriers, vous m'en réparerez. Soignez-le et tâchez de le conserver, je l'ai vu à l'œuvre, croyez-moi !

— Il n'est pourtant pas très bien fait, hasarda Zélim.

— Ta ta ta, cela ne veut rien dire, vous m'en réparerez je vous dis...

La machine ronflait devant la porte, les hommes sortirent et suivirent « Tenailles » qui avait mis la grande vitesse et partait d'un bon pas.

— Regardez-le, vous verrez si cela ne va pas tout seul !

En effet, Maurice avait abaissé le peigne et commençait à circuler autour du pré qui se rétrécissait à vue d'œil. Le moteur tournait gaiement, sans à-coup, les virages s'exécutaient sans peine. Bref, on aurait pu croire que l'homme faisait bloc avec la machine.

Au bout d'une demi-heure, le champ commencé le matin par les faucheurs était à plat ; pas de « gen-darmes », pas de bavures. Maurice stoppa la machine au bord du chemin.

— Alors, Monsieur Leuba, je m'en vais, dit l'homme à la blouse jaune, vous êtes satisfait ? Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui ensorcelle votre faucheuse puisqu'elle a été uniquement entre les mains de votre employé depuis la réparation ; elle n'est pas trop chaude et a marché sans accroc !

— En effet, ça a l'air de bien marcher, je crois que vous pouvez disposer.

— Au revoir, Maurice ; bonne chance !

Les deux hommes s'éloignèrent et bientôt on vit la voiture du Lausannois qui filait sur le chemin du village.

Le lendemain, avant que Julot soit parti pour la laiterie, la machine tournait à plein rendement. Zélim était entré dans une phase de jubilation, il était comme saoulé par l'avance de son employé, mais, malgré cela, ne lui témoignait guère d'affection.

Toute la maisonnée était orientée vers un but unique : profiter du temps favorable pour rentrer du bon foin. La journée fut excellente, l'herbe séchait bien et, l'après-midi, on put récolter ce qui avait été fauché les jours précédents.

Maurice montra qu'il n'était pas novice pour charger et Julot dut beaucoup se dépêcher pour pouvoir suivre le char en traînant le grand râteau.

Tout alla au mieux jusqu'au samedi ; le maître était content, on rattrapait le temps perdu. Mais ce jour-là le meilleur ouvrier, celui sans lequel on ne pouvait rien faire, sembla faire défaut. Le soleil restait voilé, le baromètre était en baisse. Le vent avait soufflé au cours de la nuit, mais Zélim avait voulu faucher comme les autres jours. Malgré la bonne volonté de chacun, il fut impossible d'engranger la coupe du jour précédent, du gros foin très vert et pas trop mûr. En conséquence, il y avait le soir sur les prés de la Prise d'imposantes lignées de monceaux que Julot s'amusa à dénombrer. Il arriva à un total qui l'impressionnait certainement, car il l'exprima d'une façon un peu grandiloquente : Trois cent septante-sept monceaux, dit-il.

La tante Laurette dut lui faire répéter cela trois fois pour être à même de saisir ce chiffre quasi astrono-

mique. Jamais on n'avait eu autant de foin de bas un samedi soir, avec le mauvais temps !

Claudia avait essayé de dissuader son père, en lui montrant qu'il n'était pas raisonnable de trop entreprendre à la fin d'une semaine. Maurice, de son côté, avait cru démontrer qu'une heure de faucheuse quand le temps est sûr vous met vite assez de travail sur les bras. L'un aussi bien que l'autre avaient échoué, ils s'étaient heurtés à la volonté de l'orgueilleux et n'avaient pas insisté.

VI

Après une nuit de grande pluie, pendant laquelle le maître de la Prise Collard s'était retourné sur sa couche en écoutant l'eau couler dans les chéneaux, le soleil se leva radieux, chassant brumes et nuages en ce premier dimanche de juillet.

Dès le matin, Zélim sembla ne pas se souvenir qu'on en était arrivé au « jour du repos ». Il élaborait tout un plan de travail pour cette journée qui s'annonçait pleine de lumière. La nature, rafraîchie par les ondées de la nuit, était magnifique. Maurice la contemplait en allant chercher le bétail au pâturage. Après ce travail qu'il accomplissait chaque matin, il donna le lait au veau, pansa le cheval, puis alla rejoindre la famille pour le déjeuner.

En sortant de table, il s'appretait à gagner sa chambre pour procéder à sa toilette du dimanche et s'habiller proprement, quand Zélim lui barra le passage :

— Où allez-vous ?

— Je monte chez moi me rechanger pour aller au temple, dit-il simplement.

— En voici une idée ! Vous pensez sérieusement aller vous promener quand nous avons tout ce foin à mettre à l'abri ?

— C'est dimanche aujourd'hui, je vous ai aidé à soigner le bétail et à faire ce qui est indispensable, mais, pour le reste, cela me regarde.

— Vous en avez du « toupet » !

— C'est possible, mais c'est ainsi. Je ne rechigne pas à l'ouvrage, mais je respecte le jour du Seigneur. C'est bien le moins qu'on puisse faire.

— Ça, c'est de la rébellion. Savez-vous que je puis vous forcer à travailler ? vous êtes ici comme au service militaire.

— Les lois de l'armée prévoient qu'on ne peut pas empêcher un soldat de se rendre au culte de sa confession...

— Laissez-le aller, dit Laurette, d'ailleurs Claudia y va aussi.

— Claudia est une femme. « Tenailles » travaillera !

— Je regrette de vous résister, Monsieur Leuba, mais toute cette scène est inutile. Je veux être aussi bon chrétien que bon faucheur...

— ...et me faire la morale après m'avoir « fait les talons », rugit Zélim.

— Je ne cherche pas à vous faire la morale, Monsieur Leuba, mais je vous prie de ne pas insister ; je suis dans mon bon droit, mais n'ai aucun désir de le faire valoir.

— Bien, allez-y, mais vous travaillerez après-midi.

— Certainement pas.

— Tu fais comme Pharaon, tu endurecis ton cœur, Zélim, fais attention, disait la tante.

— Puisque nous sommes sous la loi militaire, Monsieur Leuba, je m'annonce partant.

Et Maurice s'esquiva très tranquille. Il n'en était pas à sa première bataille pour le respect de ses convictions, et il avait reçu la grâce de rester paisible dans les luttes.

Claudia était déjà partie pour son école du dimanche.

Maurice quittait la ferme un moment plus tard, revêtu de son habit du dimanche. Il avait une jolie chemise et une cravate assortie.

Laurette, qui le vit s'éloigner, ne put s'empêcher de dire :

— Il n'est pas si vilain garçon que cela ! Et, pour des convictions, c'est du solide !...

— Dis plutôt que c'est une mauvaise tête, maugréa Zélim.

— Moi, je ne trouve pas, tu sais ? Tu es un vieux pécheur, je te l'ai dit, tu ressembles à Pharaon.

— Et ton Maurice à Joseph, oui, bien sûr, à ce petit orgueilleux qui voulait se mettre au-dessus de ses frères. Mais aussi il a été bien puni.

— Comme on peut pourtant tourner les choses, dit Laurette, indignée, ce n'est pas possible.

Cependant l'agriculteur n'était pas resté pour attendre la réponse, il avait disparu dans son rural et réfléchissait au moyen de convaincre son ouvrier de la nécessité de rentrer au moins un ou deux chars dans l'après-midi.

— Vous avez de la religion, vous fréquentez les cultes, vous êtes christianisée, c'est un fait, mais êtes-vous chrétienne ?

— Je le pense, j'ai parfois des émotions religieuses très sincères.

— Mais, avez-vous une bonne fois mis toute, je dis toute votre confiance, votre vie, votre volonté entre les mains de Dieu, avez-vous subordonné vos désirs les plus intimes à Sa volonté ?

— Jusqu'à un certain point, oui !

— Non, jusqu'au bout ?

— Vous êtes pire que le pasteur !

— C'est possible, mais c'est le seul vrai chemin. En dehors de celui-là, le christianisme n'est que du bluff.

— Vous êtes sévère !



... En effet, Maurice avait abaissé le peigne et commençait à circuler autour du pré. Le moteur tournait gaiement, sans à-coup, les virages s'exécutaient sans peine...

A la sortie du temple, Maurice attendit Claudia qui causait avec quelques amies, puis ils remontèrent ensemble vers la Prise.

— Comment trouvez-vous notre pasteur ? demanda la jeune fille.

— Il est plein de conviction et de feu.

— Oui, en effet, mais je me demande parfois s'il est possible de mettre en pratique tout ce qu'il nous prêche.

— Pourquoi pas ? Il donne l'Evangile comme il est, et je ne pense pas que le christianisme soit seulement une théorie ou une philosophie, justement ce qui en fait le fond c'est qu'il est une « réalité ».

— Mais, par exemple, ce matin, cette idée de mettre Dieu au commencement de tout, avant toutes choses, me paraît au-dessus du niveau des possibilités réalisables sur la terre.

— Pourtant, il a raison.

— C'est comme dimanche passé, il avait tiré son texte d'une épître de saint Paul : « Vous êtes morts. » C'était grand et magnifique, mais terrible tout à la fois.

— Ici encore, sérieusement, n'avait-il pas raison ?

— C'est possible, mais doit-on vraiment aller jusque là ?

— Claudia, avez-vous rencontré Dieu ?

— Comment cela ?

— Hélas !...

— Pensez-vous qu'ils soient nombreux ceux qui pratiquent cela ?

— Peut-être pas tellement, cette religion-là n'est guère agréable au cœur humain en général.

En devisant ainsi, les jeunes gens avaient atteint la Prise et trouvèrent Zélim qui semblait les attendre sur le pas de la porte.

— Alors, dit-il d'un air qu'il voulait rendre doux et cordial, on a fait ses devoirs ?

— Oui, dit Claudia.

— Dites donc, Maurice, vous me donnerez bien un petit coup de main cet après-midi vers quatre heures pour charger un, éventuellement deux chars ; nous avons défait quelques monceaux avec Julot, tout à l'heure.

Il parlait naturellement, comme si rien ne s'était passé.

— Monsieur Leuba, je vous prie de ne pas insister davantage.

— Vous êtes un bon chrétien, vous ne pouvez me refuser ce service. Si le temps allait se gâter, ces biens que Dieu nous donne seraient perdus et nous ne devons pas gaspiller.

— Vous raisonnez à votre manière, moi j'ai aussi la mienne. Je regrette beaucoup, croyez-moi, de ne pou-

voir vous rendre ce service, mais cela est impossible. Ma journée ne vous appartient pas plus qu'à moi.

— Ecoutez-moi bien, Maurice — vraiment, il faisait un sérieux effort de gentillesse. — Quand j'ai écrit au département pour demander quelqu'un, j'ai laissé entendre que si j'étais tout à fait content, je payerais un bon prix, beaucoup plus que ce que la loi exige. Comme vous travaillez bien, j'étais prêt à vous donner huit à dix francs par jour, au moins pour les jours de beau temps. C'est ce que j'aurais payé un faucheur engagé volontaire. Maintenant, si vous ne me faites pas plaisir, je vous donne quarante sous, plus les cinquante centimes prévus pour les vêtements, rien de plus ! Vous avez ce matin invoqué la loi en votre faveur. La loi est pour moi aussi, vous n'aurez rien à réclamer. Songez que cela représente une jolie somme à la fin de la saison, et vous n'êtes pas riche que je sache...

— Monsieur Leuba, je ne suis ni à vendre ni à acheter. Le pasteur a bien exprimé ma pensée ce matin lorsque, en terminant, il citait la parole de Jeanne d'Arc qui disait : « Messire Dieu premier servi ! »

— Comme vous voudrez, fit froidement Zélim, je rentrerai quand même mon foin et je gagne deux cents francs.

Maurice ne paraissait pas plus touché par l'énoncé de cette somme qu'il ne l'était lorsqu'il assommait un taon sur son bras, entre deux fourchées.

Claudia en était beaucoup plus affectée, elle se souvenait du sermon et aussi de sa conversation avec le jeune homme. Elle voulait se persuader que des convictions qui poussaient à un tel désintéressement étaient pure folie, qu'après tout le Bon Dieu est charitable et qu'il ne faut pas mettre du mal où il n'y en a pas.

Malgré ces pensées pleines de conciliation, sa conscience lui montrait clairement de quel côté se trouvait la vérité.

Au fond, elle admirait Maurice et, sans s'en rendre compte, elle désirait aussi posséder une telle foi et une telle assurance.

Zélim n'insista plus. Il se croyait vainqueur quand même. Comme le disent les communiqués de guerre, il « reculait suivant le plan prévu ». Il avait réduit Maurice à la solde militaire, c'était en fin de compte une « bonne affaire », surtout si le beau temps continuait le lendemain.

Tante Laurette aurait désiré un petit compte rendu de la prédication, mais Claudia n'était pas en état de le donner, et Maurice se gardait bien d'en dire quelque chose devant son patron, de peur d'avoir l'air de le moraliser. Une fois de plus l'excellent repas ne fut pas gai à la ferme !

VII

Après le dîner, Maurice monta chez lui. Il pensait faire un petit somme, puis écrire à sa mère ; ensuite il lirait quelques chapitres d'un livre. Les dames lavèrent la vaisselle, tandis que Zélim et son berger partaient tourner leur foin. La tante Laurette essaya bien de discuter un peu au sujet de l'incident du matin ; Claudia était dans ses pensées et ne daignait pas répondre. La foi chrétienne lui était révélée dans toute sa grande beauté, mais avec ses exigences aussi. Tantôt elle était prête à céder, tantôt elle repoussait la Vérité ; aussi chercha-t-elle à se dérober le plus rapidement possible à toute compagnie pour se trouver seule avec ses pensées. Couchée sur son lit, les yeux au plafond, elle réfléchissait, luttait, puis essayait de prier mais n'y parvenait pas. « C'est quand même dur de mourir, se dit-elle tout à coup, je n'aurais jamais cru qu'il soit si difficile d'abdiquer sa volonté. Je constate que je n'en ai guère envie, je me croyais meilleure que cela... »

Après avoir donné les soins à son cher foin, Zélim et son compagnon se rendirent à la grange afin d'y préparer les chars ; il voulait aussi donner une petite théo-

rie à Julot sur la façon dont on allait s'y prendre pour charger à deux, lui promettant une belle pièce de cinq francs en récompense de sa fidélité.

— Aujourd'hui, nous utiliserons aussi le monte-charge, je vais monter là-haut pour voir si tout est en ordre et pour graisser un peu. La dernière fois que nous l'avons utilisé, il y avait quelque chose qui sifflait.

Zélim prit une échelle et grimpa sur les soliveaux, mais il était trop court pour atteindre les graisseurs supérieurs.

— Apporte-moi le petit chevalet qui est vers la porte de la remise, cria-t-il à Julot.

Non sans beaucoup de peine, le garçon hissa le lourd chevalet jusqu'à son maître qui l'installa tant bien que mal de manière à atteindre son but. Puis il ordonna à Julot d'appuyer un peu cet échafaudage, sur lequel il se hissa avec assez de peine, et se mit au travail.

Le gosse s'était assis à l'extrémité du chevalet et compensait ainsi de son poids le faux aplomb produit par le paysan debout à l'autre extrémité, qui s'avavançait de plus en plus au bord pour gagner un peu de longueur.

— Passe-moi la clé anglaise, petit.

Julot se leva pour tendre l'outil à son patron, mais sa présence étant nécessaire au maintien en équilibre du chevalet, celui-ci bascula immédiatement. Zélim poussa un cri et alla s'abattre à grand bruit au fond de la grange, cinq ou six mètres plus bas.

— Au secours ! cria Julot dont la voix, étranglée par l'émotion, ne pouvait sortir. Au secours !

Au bruit de la chute, Claudia, arrachée à ses méditations, s'était levée d'un bond et Maurice, abandonnant sa lettre au milieu d'un mot, s'était précipité.

La situation était grave, l'agriculteur gisait sans connaissance, étendu sur le dos, tandis que, à côté de lui, le fameux chevalet avait les quatre pieds en l'air. L'échelle avait glissé et Julot-pleurait sur les solives en continuant de crier « Au secours !... »

Les jeunes gens arrivèrent ensemble sur les lieux et n'eurent pas de peine à se représenter l'accident.

— Est-il mort ? demanda Claudia à Maurice qui s'était penché sur le corps inanimé.

— Je ne crois pas ; il est seulement évanoui ; allez chercher de l'eau, un linge et du vinaigre.

La jeune fille sortit sans se faire prier tandis que Maurice dressait l'échelle afin de délivrer le berger qui pourrait se rendre utile. Déjà Claudia rentrait :

— Julot, dit-elle, va dire à tante Laurette de téléphoner au docteur. Bouge !

Puis elle ajouta, se tournant vers Maurice :

— Qu'allez-vous faire ?

— Posez la cuvette, mettez un filet de vinaigre dans l'eau... Bien...

Avec le linge mouillé, il se mit à laver les tempes et le visage du blessé dont il avait eu soin de déboutonner le col de la chemise.

Mais Zélim ne faisait aucun mouvement.

— Nous allons employer un moyen plus énergique, dit Maurice.

Il trempa alors le linge entier dans l'eau puis, s'en saisissant comme d'une palette, il se mit à gifler le blessé. Après chaque claque, Claudia criait : « Papa ! » d'un ton plein d'angoisse qui faisait pitié.

Après quatre ou cinq gifles, Zélim entr'ouvrit les yeux, mais il fit une terrible grimace et s'évanouit de nouveau.

— Il doit s'être cassé quelque chose, ou bien il a des lésions internes. Allez vite chercher un cordial pendant que je recommence l'opération.

Lorsque Claudia revint, son père put avaler la boisson et, reprenant ses esprits, il se mit à gémir.

— Où as-tu mal, papa ?

— A la cuisse, là, aïe ! ! !

— Il est préférable que vous ayez la jambe cassée plutôt que la colonne vertébrale. Courage, Monsieur Leuba.

A ce moment, Julot rentrait, disant qu'on ne pouvait atteindre aucun médecin avant six heures.

— Nous voilà bien lotis ! Nous ne pouvons pourtant pas rester dans cette situation pendant plus de deux heures !

Zélim se mettait à trembler et cela lui arrachait des cris de douleur.

— Il faudrait le porter dans son lit, dit Claudia.

— Ce n'est pas une entreprise très commode, ajouta Maurice. Allons, Julot, file au hameau et ramènes-en un ou deux hommes costauds, et, en descendant, dis à tante Laurette de préparer le lit avec des bouillottes. Claudia, glissez quelque chose sous la tête de votre père, puis allez chercher une collection de mouchoirs.

Pendant ce temps, il allait chercher une planche suffisamment large et deux ou trois plus petites, et quand la jeune fille revint avec une brassée de linges et de mouchoirs, Maurice exposa son plan :

— Il est impossible de transporter votre père comme cela, dit-il, il souffrirait atrocement ! Nous allons le glisser sur cette large planche, mais auparavant il faut immobiliser la jambe. Ça risque d'être un peu pénible. Du cran, Monsieur Leuba !...

Il disposa les planchettes à droite et à gauche de la jambe malade, puis rembourra soigneusement avec les mouchoirs et attacha le tout avec des liens de gerbes qui se trouvaient là.

— Maintenant reste la grosse difficulté. Il s'agit de glisser la planche sous le blessé en le faisant souffrir le moins possible.

— Voici de l'aide, dit Julot qui rentrait tout essoufflé.

— Bonjour Messieurs, vous arrivez juste au bon moment. Voulez-vous avoir l'obligeance de vous mettre à genoux de ce côté-là. Vous soulèverez le blessé tout doucement et bien ensemble, pendant que je pousserai la planche. Attention !

— Aïe ! gémit Zélim.

— C'est fait ; maintenant changez de côté, nous allons le mettre au beau milieu de notre brancard improvisé.

— Ce n'est pas trop mal allé, n'est-ce pas, Monsieur Leuba ?

— Beaucoup mieux que je ne l'aurais jamais cru.

— Nous allons encore ligoter notre blessé à son brancard, pour qu'il ne vienne pas à glisser pendant le voyage.

— On dirait du jambon roulé, disait l'accidenté qui s'efforçait d'être gai et ne savait comment manifester sa reconnaissance pour un transport aussi bien exécuté.

Une fois dans le lit, on le laissa sur sa planche, mais on lui donna un peu de liberté, tout au moins pour les bras. Il n'avait du reste aucune envie de remuer, et on le cala de tous les côtés en attendant l'arrivée du médecin.

Les hommes du hameau s'en allèrent ; il était l'heure de « gouverner ». Claudia aussi alla revêtir ses méchants habits, tandis que Maurice continuait son rôle d'infirmier.

— Croyez-vous qu'il aille mourir ? demanda Julot quand ils se trouvèrent un instant seuls dans la cuisine.

— Non, je ne le crois pas, à moins qu'il ne survienne des complications toujours possibles.

— Heureusement, parce qu'il m'avait promis cent sous si je l'aidais aujourd'hui !

Le médecin arriva vers les huit heures. Il félicita Maurice pour son travail de samaritain et dit à Zélim qu'il pouvait être bien content d'avoir eu affaire à un secours de choix.

— Maintenant, au travail, jeune homme, il me faut une cordelette et une poulie que vous fixerez au pied du lit. Trouvez-moi aussi un choix de poids afin que je puisse déterminer juste ce qu'il faut.

— Envoyez chercher un homme fort et pas douillet, dit-il à Claudia, et apportez des ciseaux pour couper le pantalon.

Le docteur était un homme actif et énergique, un de ces médecins de campagne à la vaste expérience, qui ne

se laissent pas effrayer, et qui savent tirer parti des moyens de fortune les plus modestes mis à leur disposition. Rien qu'à le regarder, on avait confiance en lui.

— Vous, dit-il à Maurice, vous vous tiendrez à ma disposition.

— Et vous, jeune fille, vous suivrez très exactement mes indications, car je vous chargerai de la narcose.

Une demi-heure plus tard, chacun était à son poste.

Claudia, toute tremblante, exécutait les ordres du médecin avec beaucoup de conscience. L'homme fort venu du hameau ne tarda pas à se sentir mal dans cette atmosphère de pharmacie et dut sortir précipitamment pour ne pas tomber sans connaissance au pied du lit.

— Voilà comme sont la plupart des hommes, fit le docteur en souriant. Les jeunes filles sont bien plus courageuses, je l'ai souvent observé.

Malgré cette déclaration, il ne manquait pas de jeter souvent un regard sur son infirmière improvisée, mais Claudia tenait bon.

Ce ne fut pas une petite affaire que de remettre cet os en place. Sans doute, le docteur était-il un homme d'expérience, mais quand l'opération fut terminée, tous trois étaient tout mouillés de transpiration.

Zélim ouvrit les yeux et sourit quand il apprit que tout était terminé.

— Je reviendrai vous voir, Monsieur Leuba, dit le praticien. J'aurais pu vous emmener à l'hôpital, mais je crois que vous serez bien soigné ici par ces jeunes gens qui se sont montrés tout à fait à la hauteur.

Déjà le téléphone avait sonné. On appelait le docteur pour un cas urgent ; il n'eut pas même le temps de se restaurer.

Après le départ du docteur, la famille se mit à table. On réveilla Julot qui s'était endormi accoudé à l'un des bouts de la table, et l'on but une bonne tasse de thé en dégustant quelques bricoles de la fabrication de tante Laurette, en commentant les événements de la journée.

Quand Claudia alla voir si le malade avait besoin de quelque chose, elle le trouva lourdement endormi, aussi chacun fut-il content de pouvoir se livrer au repos avant de reprendre une semaine chargée.

Toutefois, Claudia ne pouvait dormir ; toutes ces heures d'angoisse défilaient devant ses yeux.

Elle finit par s'assoupir, mais quand elle entendit les clochettes des vaches qui rentraient sous la conduite de Maurice, il lui sembla qu'elle venait de s'endormir. C'est la tête lourde, les yeux gonflés et les membres encore engourdis qu'elle se mit au travail ce matin-là. Ce n'était guère le moment de prendre du repos.

Il faudrait continuer les fenaisons avec une paire de bras en moins, et il y aurait en plus un malade à soigner. Heureusement ce malade, qui avait tout intérêt à faire activer le travail, se montra moins malcommode qu'on n'aurait pu le craindre.

Il y avait suffisamment à faire sans continuer de faucher ce matin-là. Maurice graissa le monte-charge et, l'après-midi, Claudia put faire plusieurs chars. On n'avait guère le temps de causer, et chacun en était réduit à ses propres pensées.

L'état de Zélim exigeait qu'on s'occupât de lui comme d'un petit enfant. Maurice, heureusement, pouvait y suffire et le faisait avec beaucoup de délicatesse.

La semaine fut très chargée. Le foin s'entassait rapidement au fenil, car les jeunes gens mettaient en œuvre toutes leurs possibilités et leur énergie. Julot lui-même prenait plaisir à voir avancer le travail.

Il y a peu de circonstances au monde qui rapprochent autant deux êtres qu'une œuvre commune.

Claudia admirait et appréciait de plus en plus son collaborateur et s'habituaient très bien aux détails disgracieux de son physique.

D'un autre côté, Maurice, qui s'était toujours tenu à une distance respectueuse des jeunes filles de son âge,

jouissait de cette présence féminine qui s'immisçait dans sa vie sans qu'il s'en rendît bien compte.

— Je ne pense pas que nous ayons raison de mettre tout ce foin sur le même tas, dit Maurice au milieu de la semaine. La fermentation sera trop intense et, sans parler des risques d'incendie, cela ne sera pas bon pour le fourrage lui-même.

Claudia alla rapporter ces sages remarques à son père, mais Zélim, qui reprenait de la vie, ne voulait pas recevoir de conseil de son infirmier.

— Non, non, dit-il, nous avons toujours fait ainsi ; je ne vois pas pourquoi nous changerions cette année ! Ce n'est pas parce que je suis au lit qu'il faut faire des innovations. J'ai suffisamment de pratique pour savoir ce que j'ai à faire.

— Mais, papa, puisqu'il sera nécessaire de mettre du foin ailleurs, je ne vois pas pourquoi nous ne le réparitions pas dès maintenant. Tu ne peux voir d'ici comme le tas monte, la remarque de Maurice est très juste.

— Non, non et non ! c'est moi le maître ici !

— Enfin, c'est comme tu voudras.

— Alors, si c'est comme je veux : je ne veux pas, un point c'est tout.

— Mon père ne tient pas à ce que nous commençons un autre tas avant d'avoir terminé celui-ci, dit Claudia à Maurice.

— C'est stupide, mais, en somme, c'est son affaire.

La façon dont Maurice prenait les choses était chaque fois un sujet d'étonnement pour la jeune fille.

« Vraiment, se disait-elle, il a une bonne idée : on s'oppose à lui et il n'a pas l'air de s'en prendre. »

L'incident n'eut pas de suite immédiate, sauf peut-être celle de ramener Claudia à ses réflexions sérieuses.

— Tu as l'air triste, lui dit un soir tante Laurette, n'es-tu pas trop fatiguée ?

— Non, je ne le crois pas, tantine, et puis on fait tant d'avance que cela m'encourage.

— Je ne sais pas trop ce que nous deviendrions sans Maurice ; il sait tout faire ce garçon, et il travaille de si bonne grâce !

— En effet, nous avons de la chance dans notre malheur, n'est-ce pas ?

VIII

Le dimanche, il ne fut pas question de faire les foins à la Prise ; toutefois, malgré les fatigues de la semaine, les jeunes gens descendirent au village pour assister au culte public et, comme la semaine précédente, ce fut au retour l'occasion d'une intéressante conversation :

— Le pasteur n'en démord pas, commença Claudia, il veut absolument faire de nous des chrétiens cent pour cent et désire qu'on aille au fond des choses dans la vie spirituelle.

— Il a raison, on a tellement tendance à rester amateur, de tout petits amateurs, dans ce domaine.

— Habituellement, j'allais à l'église pour y recevoir des encouragements ; mais, depuis que nous avons ce pasteur, c'est plutôt une occasion de trouble !

— Le Christ n'a-t-il pas dit qu'il était venu apporter non la paix mais l'épée ?

— Oui, je me souviens de cela ; c'est d'ailleurs un passage que je n'ai jamais compris.

— Cela viendra, car tout vient en son temps. Mais, pour parler un autre langage, je vous dirai que je ne pense pas que la religion à l'eau de rose ait quelque valeur !

— Mais cela mène loin, très, très loin...

— Evidemment, j'en sais quelque chose !

Claudia se rendit compte que son compagnon n'était pas arrivé sans luttes au développement qu'elle constatait chez lui.

Dans l'après-midi, Zélim reçut des visiteurs qui lui apportaient leur sympathie et venaient prendre de ses nouvelles. Ils le félicitèrent de posséder un ouvrier aussi

entendu, mais l'un d'entre eux ne manqua pas de faire une réflexion un peu ambiguë qui voulait dire que si Maurice dit « Tenailles » était si dévoué, ce n'était pas par pur désintéressement et qu'en somme, il serait un bon parti pour Claudia.

Ces propos, sans doute, étaient des paroles en l'air dites en manière de plaisanterie, histoire d'égayer le malade, car il y avait à peine deux semaines que le jeune homme était à la ferme, et l'on sait dans quelles conditions. Il est vrai qu'il faut parfois bien peu de temps pour changer complètement le cours de l'existence, mais Maurice était trop sérieux et Claudia trop réservée pour qu'ils puissent envisager même de loin une telle éventualité. S'il s'était passé quelque chose entre eux, c'était bien en dehors du contrôle de leur volonté. Cependant, le mot était lâché. Il fit rapidement son chemin, car Zélim voulait garder sa fille toute pour lui. Père égoïste, il ne se souvenait pas de sa jeunesse ! Quelques inquiétudes à ce sujet étaient déjà montées à son esprit vigilant, et il les avait chassées assez facilement d'ailleurs, mais l'avertissement venant d'un étranger l'avait accablé.

— Serait-il possible que derrière mon dos, pendant que je suis cloué ici, ces deux joveux se constassent fleurette ? Ah ! mômier de malheur !...

Maurice fut bouleversé, quand il vint donner ses soins au blessé, de le trouver d'une humeur massacrante. Au lieu de l'appeler Maurice comme il le faisait depuis qu'il était alité, il se remit à lui dire « Tenailles » et à se montrer détestable au possible.

Le jeune homme ne changea rien à sa manière de se comporter, se demandant seulement quel pouvait bien être le motif qui mettait le malade dans un tel état. Jamais il n'aurait pu imaginer le mobile profond de ce subit accès de mauvaise humeur, pas plus d'ailleurs que Claudia ou tante Laurette qui reçurent elles aussi de bonnes rebuffades, à un tel point qu'elles se demandèrent s'il ne serait pas indiqué d'avertir le médecin. Mais Maurice ne se déclara pas d'accord :

— Attendons un peu, dit-il, nous verrons.

Le lendemain, il trouva Zélim un peu moins hostile, mais encore d'une grande froideur. Il continuait de l'appeler par le sobriquet qu'il avait inventé, surnom qu'il lui donna jusqu'au moment de son départ.

Les jours se succédaient sans apporter de changement à la Prise Collard. Le médecin était venu et il avait constaté que tout était pour le mieux, que le blessé, qui se montra charmant avec lui, se guérissait relativement rapidement. Il pensait que la position toujours la même étant assez fatigante, la chaleur et l'inaction étaient des facteurs suffisants pour agir sur le caractère du malade.

Maurice, qui, de son côté, avait cherché à percer ce mystère, n'en était pas du tout convaincu ; il attribuait plutôt ce phénomène à un trouble moral qu'il ne parvenait pas à identifier.

Pourtant on s'aperçut bientôt que c'était spécialement sur Maurice que se déversait la mauvaise humeur du maître.

Le pauvre garçon, malgré sa foi et sa vie chrétienne intense, trouvait parfois la situation un peu amère et se demandait bien souvent s'il n'allait pas refuser nettement de s'occuper de ce patron peu intéressant. Mais il puisait sa force en son Dieu et reprenait courage.

Laurette et Claudia lui en étaient infiniment reconnaissantes, et la vieille tante savait montrer sa gratitude par toutes sortes d'attentions. Pour la jeune fille, cette situation était le problème constant qui contribuait à maintenir le trouble dans sa conscience, mais elle ne voulait pas céder.

IX

Il y avait presque un mois que Maurice avait fait son apparition dans la maison des Leuba. Il avait su se

faire apprécier, et Zélim qui le persécutait ne pouvait qu'être fier quand il pensait à lui, mais se gardait bien de le faire voir.

— Vous allez liquider ces foins cette semaine ? dit le blessé à son infirmier, qui finissait de l'installer pour la nuit.

— Oui, je pense que vous êtes bien content !

— Bien sûr, surtout que je pourrai bientôt sortir de cette galère !

— Vous serez indépendant dans quelques jours, tout au moins on vous enlèvera votre poids, et puis vous serez aussi délivré de ma présence...

Là-dessus Maurice sortit sans attendre de réponse. Il voyait venir la fin de son séjour et de ses tribulations, et cela le rendait tout guilleret. Pourtant, au moment d'envisager ce départ, le jeune homme qui avait beaucoup travaillé et avait été si mal récompensé, sentait tout de même quelque chose se fondre en lui, mais il ne pouvait analyser ce malaise. Était-ce le fait d'avoir eu toute la responsabilité et d'avoir tellement pris à cœur les choses de cette campagne ? Il ne pouvait le dire, mais la pensée du départ lui donnait de l'ennui.

Alors que Maurice examinait un soir ce problème en faisant son examen de conscience, il fut tout à coup effrayé, car, dans son esprit, un visage se dessinait bien net, une voix bien connue se faisait entendre, un regard un peu triste se fixait sur lui. Il se souvint d'avoir, le jour même, surpris ce regard. Il voulut chasser l'apparition, mais plus il faisait d'efforts, plus le visage s'attachait à lui ; il en était tout bouleversé.

« Je ne me reconnais plus, se disait-il, moi qui n'ai jamais eu une flamme pour aucune jeune fille, c'est fou ! Allons, mon vieux, réagis, tu es un homme ! »

Et Maurice se mit à rire tout seul, mais ce rire sonnait faux. « Tu es un homme, se répétait-il, oui, un homme, par conséquent un être faible ! Oh !... combien faible !... »

De son côté, la brune Claudia passait de mauvais jours. Sa conscience continuait de la torturer, bien qu'elle eût appelé pour l'apaiser tout un cortège d'arguments qui lui paraissaient péremptoirs, mais qui n'étaient que spécieux. Il n'y avait plus rien à faire ; son cœur était pris. Elle s'était dit tout d'abord en voyant Maurice assister son père : « Je voudrais bien, si je me marie un jour, avoir un époux qui soit comme Maurice. Quel compagnon de travail que ce garçon intelligent, instruit, dont la conversation n'est jamais banale. Il est doux avec les animaux, poli avec les gens, véridique et charitable tout à la fois. Oui, un époux comme Maurice, mais plus beau, mieux proportionné bien sûr ! » Cette restriction s'était peu à peu estompée et, justement ce soir-là, Claudia, qui avait entendu la déclaration du jeune homme à son père : « Vous serez bientôt délivré de ma présence », réalisa tout à coup que Maurice allait partir...

Alors, alors seulement, elle se dit : « Ce n'est pas un garçon comme Maurice que je voudrais, c'est Maurice lui-même ! »

Cette découverte la remplit de joie, car enfin elle n'avait pas à chercher plus loin, ni à attendre le « merle blanc ». Il était là, là tout près à l'autre extrémité de la maison ! Cette joie si grande fut de courte durée.

« Que je suis pourtant stupide, se dit la jeune fille, malheureuse ! Jamais Maurice ne jettera les yeux sur moi, il est bien trop sérieux pour vouloir d'une femme aussi indigne que moi... Et papa est trop méchant avec lui pour qu'il désire l'avoir pour beau-père. Il supporte, il a une grande patience, mais pour entrer dans une famille il faut avoir une certaine affinité avec ceux qui la composent, surtout à la campagne où l'on vit et travaille toujours ensemble... Et papa voudrait-il ? »

Claudia, si heureuse un instant auparavant, se mit à pleurer. Jamais la jeune fille n'avait ouvert son cœur à l'amour, et maintenant qu'elle faisait connaissance avec ce sentiment sublime, c'était pour en souffrir. Elle sanglotait la tête enfouie dans son oreiller. Voyant son

désir irréalisable, un grand trou noir se faisait en elle ; il lui semblait que tout lui échappait. Elle eut beau se persuader, se raisonner, une fois de plus la raison ne dominait point le cœur. « Il y a un mois je ne le connaissais pas, j'ai vécu vingt ans sans lui, et ce soir il me paraît indispensable !... »

Voyant son problème insoluble, la jeune fille se cacha sous sa couverture pour pouvoir pleurer tout à son aise, ce qui la calma un peu et lui permit de s'endormir.

Tout en procédant à sa toilette matinale, Claudia mit un peu d'ordre à ses pensées et se concentra un moment pour chercher l'attitude à adopter dans sa situation.

* * *

Un moment elle sentit de nouveau son cœur se gonfler et les larmes envahir ses yeux, mais elle réagit vigoureusement, se raidit, et c'est d'un air qu'elle voulait rendre naturel qu'elle gagna le rez-de-chaussée, remettant à plus tard la solution de son lancinant et douloureux problème.

Maurice, lui aussi, s'était cuirassé pour affronter la vie et n'avait pas l'air différent des autres jours. Il fut même rassuré en trouvant Claudia plutôt moins communicative qu'à l'ordinaire. En l'observant il ne surprit plus ce regard spécial qui l'avait frappé et s'était attaché à lui.

Dans le travail, chacun ensevelit ses préoccupations et la journée se passa sans incident, au grand soulagement du jeune homme qui avait appréhendé ces premières heures de contact après sa découverte du soir précédent. Il était assez content de la journée, quand il monta chez lui, tout au moins le croyait-il, car « en faisant le point », il fit une nouvelle découverte. C'est que, tout au fond de lui-même, l'attitude de Claudia le peinait et son cœur souffrait de ne pas avoir pu recueillir au moins un regard ou un sourire à lui spécialement destiné.

« Aïe ! se dit-il, je suis dans de beaux draps ! C'est le moment de partir, c'est déjà peut-être trop tard pour s'en sortir sans trop de douleur ; voyons, examinons froidement la situation :

Premièrement : Un fait, je dois être amoureux, je ne l'ai jamais été, mais il me semble que c'est comme cela que ça doit faire en pareil cas ;

Deuxièmement : Je n'ai aucune preuve que ce sentiment soit partagé. La journée d'aujourd'hui semble même controuver ce que j'aurais pu prendre pour des indices ;

Troisièmement : La jeune fille qui trouble ma quiétude ne sera jamais ma femme, parce que nous n'avons pas les mêmes convictions religieuses, et que nos pensées sont par trop différentes ;

Et quatrièmement : Cette jeune fille a une certaine fortune et moi je suis sans le sou.

Donc, mon petit, tu n'as qu'à plier bagages au plus tôt et demander la grâce d'oublier si c'est encore possible ».

Comme il arrive bien souvent en pareil cas, les jeunes gens restaient sur leurs positions. Extérieurement, il n'y avait rien de changé. Si Maurice souffrait de plus en plus, Claudia, plus sentimentale, au tempérament plus romanesque, espérait contre tout espoir qu'un événement imprévisible viendrait arranger les choses, bien qu'elle ne vît absolument pas comment, surtout pas dans un délai aussi restreint que les deux ou trois jours qui restaient avant le départ du jeune homme.

X

L'échéance fatale arriva ; heureusement pour les jeunes gens, l'effort en commun était terminé. Maurice avait été occupé avec Julot à mettre plusieurs choses en ordre. Ils avaient démonté un ou deux chars, voituré un peu de bois, réparé la barrière du pâturage, changé quelques tuiles à la toiture et arrangé mille autres bricoles.

Le jour du départ avait sonné ; le dernier repas en famille fut presque aussi triste que l'avait été le premier, bien que Zélim n'y prit pas part. Si Maurice mangeait avec un appétit relatif, Claudia ne dissimulait qu'à grand-peine son trouble.

Pour cette occasion, tante Laurette avait apprêté le menu du dimanche. Elle ne cachait pas ses sentiments et disait toute sa reconnaissance à Maurice, lui demandant de leur écrire de temps en temps et de revenir les voir.

— C'est vrai que vous n'aurez pas l'ennui de Zélim, mais il n'est pas seul ici, et il a tout de même meilleur fond qu'il veut bien le laisser paraître.

La naïve Laurette avait déjà plusieurs fois parlé dans ce sens à Maurice. Elle ne voyait que par lui, et aurait donné toute son approbation et sa bénédiction à un rapprochement avec sa chère Claudia. Il lui semblait que la chose aurait été si naturelle et elle déplorait par devers elle que ces jeunes n'aient pas l'air d'y penser !

Chose curieuse, la vieille femme avait quand même assez d'intuition pour n'en avoir jamais, de près ou de loin, parlé à Zélim.

Le règlement des comptes approchait. Dès le matin, maître Leuba s'était fait apporter par sa fille son portefeuille et sa bourse en vessie de porc.

Quand Maurice se présenta, prêt à partir, il lui dit :

— Voyons, « Tenaïles », il y a combien de jours que vous êtes là ?

— Il y a eu quatre semaines mardi, cela fait donc quatre fois six égal vingt-quatre, plus quatre si l'on compte aujourd'hui, donc vingt-huit jours.

— Je vous dois donc vingt-huit journées de travail ?

— Oui.

— Attendez, ça fait vingt-neuf avec le jour d'arrivée, voici votre papier officiel, oui, vingt-neuf à deux francs égal cinquante-huit francs, plus dix sous de surplus, quatorze francs cinquante, cela fait au total septante-deux francs cinquante, est-ce bien exact ?

— Oui, je crois.

— Eh bien ! tenez, voici quatre-vingts francs. J'arrondis. Je vous donne ce que nous avons convenu, selon la loi, et y ajoute une bonne main parce que je suis très content de vos services.

— Oh ! je vous remercie !

— Maintenant, autre chose. Il y a votre solde d'infirmer, qui se règle en plus ; ici vous n'êtes plus tarifé par l'Etat !

— En effet, c'est pourquoi je ne fais pas payer mes soins, continua Maurice de son air décidé, il est inutile de m'offrir quoi que ce soit, vous savez que je suis têt !

— Tout de même, vous êtes dans le besoin, jeune homme, l'ouvrier mérite son salaire.

— Pas toujours, dit Maurice malicieux, car le bon Samaritain ne s'est pas fait payer que je sache. Au revoir, Monsieur Leuba ! Je vous remercie, j'ai été très bien traité et bien nourri chez vous, je vous souhaite un prompt et complet rétablissement et un bon hiver.

Là-dessus, le faucheur tendit cordialement la main à son patron, qui était plus ému qu'il ne voulait bien le laisser paraître.

En le voyant sortir tout content de chez son père, Claudia espéra que ce dernier était revenu sur sa décision de le solder comme un soldat, ce qui était un traitement dérisoire en regard du travail accompli.

— Au revoir, Claudia. Je garderai un excellent souvenir de notre collaboration ; j'y penserai toujours avec joie et peut-être avec mélancolie.

— Au revoir, Maurice, merci encore...

Tante Laurette fut beaucoup plus prolixe dans ses adieux. Elle fit presque un discours, versa même quelques larmes, et Claudia dut se retirer avant la fin, car la bonne vieille mettait les pieds dans le plat... Elle avait par ailleurs préparé pour son protégé tout un paquet de vivres, avec du jambon, des saucissons, de la farine blanche et y avait ajouté un volumineux cornet

de caramels de sa fabrication, car elle avait découvert le faible du jeune homme pour les douceurs.

Enfin Maurice s'en alla. Avant de disparaître au tournant du chemin, il jeta un regard en arrière, cherchant malgré lui un signe amical, mais il ne vit rien...

Il ne pouvait pas voir Claudia, réfugiée dans sa chambre, qui se tordait les mains en sanglotant.

XI

De retour à son foyer, Maurice n'avait pas un travail précis en vue. Il avait manqué la bonne occasion à cause de cet ordre de marche qui non seulement avait bouleversé ses plans, mais aussi, ce qui était plus grave, son cœur.

Il ne fut d'ailleurs pas longtemps à se demander ce qu'il allait faire ; on pensait à lui au Château, et il trouva chez lui un autre ordre de marche, un vrai celui-là, qui le convoquait à son unité pour une relève de trente-quatre jours.

— Bien, voilà qui va me changer, dit-il à sa mère.

— Tu n'es jamais à la maison, c'est bien dommage !

— Que veux-tu, on n'est pas sur la terre pour son plaisir !

— Alors, ta fin de séjour là-haut est bien allée ?

— Oui, très bien.

— Ton patron était-il en bonne voie ?

— Oui, le père Zélim allait au mieux, mais je ne te cache pas, maman, qu'il a mis ma patience à rude épreuve ; il avait pris sur lui de me contrarier. Quand je me suis aperçu qu'il avait entrepris de me mettre hors de moi, je me suis dit : « Attends, mon vieux, tu ne m'auras pas. » Il ne m'a pas eu, mais ce n'est pas ma faute, j'ai été bien gardé. A propos, tiens, la vieille tante Laurette m'a donné un paquet, regarde un peu ce qu'elle y a « fourré ».

— Quelle bonne femme, dit la mère en découvrant les richesses alimentaires contenues dans le paquet. Cela m'étonne seulement qu'avec une si bonne personne tu n'aies pas meilleure mine !

— Oh ! c'est que nous avons beaucoup travaillé, et nous avons eu chaud !

Il ne pouvait mieux dire, mais la bonne mère, tout à ses provisions, ne cherchait pas à savoir si les paroles de son fils avaient un sens caché.

— Alors, tu retournes à ton bureau de téléphone ?

— Oui, maman, au Service de repérage des avions. Je vais m'y reposer et reprendre un peu d'embonpoint. Ce n'est pas du tout la même fatigue que la campagne ; ce qui coûte, ce sont les veilles.

XII

— Tiens, voilà Perrenoud !

— Salut vieux, tu nous reviens ?

— Bonjour, vieille branche, t'es bronzé comme un macaque !

— Toujours pas gras, tu as les os trop chauds, la graisse n'y tient pas.

Et les mains se serraient. « Salut ! salut ! » Quelle bonne camaraderie que la vie militaire !

Perrenoud était, là comme ailleurs, le copain apprécié qu'on voyait revenir avec plaisir. Après les premières effusions, chacun prit place aux appareils et la vie continua. Maurice avait sa part de travail et l'accomplissait avec conscience. Cependant cette vie toute routinière et organisée jusqu'en ses moindres détails lui laissait beaucoup trop de temps pour la réflexion. Il retournait sans cesse ses préoccupations dans sa tête. Il n'avait parmi

ses camarades aucun véritable ami auquel il pût ouvrir son cœur et qui eût été capable de l'aider et de le conseiller.

— T'es bien songeur, Maurice ?

— On t'a jamais vu si concentré !

— Mais non, je suis toujours le même.

Le téléphoniste toujours si gai à l'ordinaire, était plutôt sombre. Il avait peu d'appétit et dormait mal. Il se montrait cependant toujours chic camarade, prêt à rendre service, mais n'avait plus l'entrain d'antan. Il ne voyait pas d'issue à sa situation, sinon d'oublier. Inutile ! sans cesse et toujours, la nuit comme le jour, et surtout depuis qu'il en était séparé, l'apparition de Claudia le hantait, cela devenait presque obsédant. « Je me croyais plus puissant que cela, se disait-il non sans quelque amertume ; que celui qui est debout prenne garde de tomber, vraiment je n'aurais jamais pensé qu'une jeune fille pût me mettre dans cet état-là ! »

Après deux semaines de service à la Centrale, on demanda un volontaire pour occuper une place vacante dans un poste de repérage sur l'un des sommets de la région. Personne ne tenait à quitter la ville pour aller dans ce coin perdu. Pour qu'un camarade ne soit pas désigné d'office, Maurice se dévoua selon son habitude.

— C'est dommage que tu nous quittes, Perrenoud !

— Tu nous téléphoneras, n'est-ce pas, vieux ?

— Tu tâcheras de ne pas devenir tout à fait sauvage sur ces hauteurs tranquilles...

— Merci, merci, pour vos bonnes paroles ; je vous tiendrai au courant, je vous le promets, mais je ne pense pas qu'il y aura grand-chose à signaler. Et puis on se reverra. Au revoir !

Quand le soldat Perrenoud sortit du P. C. avec son ordre de changement et le « bon de transport », il ne sut pas s'il devait se réjouir ou déplorer son sort. Le poste de repérage où il était attendu était précisément celui qui se trouvait situé au sommet de la montagne à laquelle était adossé le domaine de la Prise Collard. Il allait donc se retrouver dans le paysage qui avait été le témoin de l'éveil de son amour, à quelque deux kilomètres de la personne qu'il cherchait en vain de chasser de son esprit et de son cœur.

De toutes façons, il ne pouvait revenir en arrière. Il se mit donc en route.

Le calme de la montagne, le grand air et les lieux familiers apportèrent un adoucissement aux troubles du téléphoniste devenu guetteur, il semblait prendre mieux le dessus, reprenait un peu d'appétit et de gaieté.

Notre soldat aurait très facilement pu s'arranger pour faire un tour à la Prise pendant ses heures de repos ; il n'avait pas besoin d'un prétexte. Toutefois, malgré l'attrance de l'héritière et l'accueil qu'il aurait reçu de la tante, il sut dominer ses sentiments et éviter de jouer avec le feu. Il s'arrangea même pour ne pas utiliser les sentiers qui empruntaient le voisinage de la ferme.

La vie du poste lui laissait du temps, car il avait souvent pendant le jour des heures de liberté qui compensaient les veilles de la nuit. Maurice en profitait pour cultiver son esprit et lire différents ouvrages. Il se retirait aussi dans un bosquet de noisetiers pour se recueillir et il trouva dans ces quelques jours un apaisement, une occupation pour son esprit et un enrichissement pour son âme.

XIII

Maurice avait laissé un grand vide à la Prise Collard. Chacun dans son département le sentait, mais il n'y avait que la tante Laurette pour le dire. A tout moment ça revenait :

— Ah ! si Maurice était là, je suis sûre qu'il arrangerait la pendule, ou bien, je lui dirais de mettre un clou ici ou de déménager cela.

Maurice était devenu absolument indispensable à la ménagère.

Zélim avait beau faire le crâne, sa guérison était lente, il n'était plus à l'extension et pouvait remuer, mais sa cuisse était encore bien encombrante et il ne fallait absolument pas compter sur lui. Intérieurement, il se repentait d'avoir laissé partir Maurice, car il voyait la saison des regains approcher et il n'avait de nouveau personne. Sa fille dépérissait à vue d'œil, il ne voulait pas qu'elle continue à se fatiguer, mais le travail abondait.

Assis sur le vieux banc devant la maison, la jambe étendue, sa canne et sa béquille à côté de lui, il faisait une drôle de tête ! Toutefois, ne pouvant s'en prendre qu'à lui-même, il n'osait pas déverser le trop-plein de ses sentiments sur les femmes, car tante Laurette ne manquait pas de lui servir à toutes les sauces qu'il était un ingrat et un rustre d'avoir traité son faucheur comme il l'avait fait. Pharaon, Saül, Achab, Caïphe et Judas suffisaient à peine comme types de comparaison pour flétrir sa conduite ; et comme, d'un autre côté, Zélim était touché dans ses plus chers intérêts, il finissait tout de même par se rendre compte de sa bêtise. Il ignorait que « Tenailles » était mobilisé, mais il était encore trop plein d'orgueil pour songer à tenter une démarche auprès de lui et essayer de le faire revenir. Ses craintes au sujet de Claudia n'avaient pas complètement disparu, mais il s'était habitué à cette pensée pour laquelle il manifestait moins d'hostilité.

L'occasion de détendre ses nerfs ne tarda pas à se présenter. Le facteur apporta une lettre de l'assurance contre l'incendie qui avisait le propriétaire que son contrat était échu. Un agent se présenterait pour en établir un nouveau, on procéderait à un nouvel inventaire et à une estimation plus en rapport avec la réalité présente.

Leuba entra dans une grande colère, il tempêta contre tout le monde sauf contre lui-même et finit par écrire à la Société qu'il ne voulait à aucun prix conclure un nouveau contrat avec elle, qu'il y avait d'ailleurs des années qu'il payait régulièrement sans aucune nécessité et surtout sans bénéfice. Il fut soulagé par cette décision et il exposa dès le lendemain, par lettre chargée, son point de vue à la Société.

Cet incident fut un bon dérivatif, et comme la Société d'assurance ne jugea pas opportun de recharger, Zélim triomphait.

Dans son trouble intérieur, Claudia retournait régulièrement au temple. Le second dimanche après le départ de Maurice, le prédicateur parla sur ce texte : « Combien de fois ai-je voulu, mais vous n'avez pas voulu ». Il semblait à la jeune fille que le sermon lui était destiné spécialement. Elle écouta avec une attention soutenue et, quand elle sortit, ce fut avec la décision définitive d'en finir et de « vouloir ce que Dieu veut » quoi qu'il puisse lui en coûter. Après un après-midi terrible, dans lequel son âme avait été mise à nu, Claudia sortit de sa chambre apaisée, mais pas à la façon de son père. C'était une « nouvelle créature ». La tante s'en aperçut, car l'appétit revenait déjà et la jeune fille causait gentiment et naturellement, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Laurette n'allait pas assez au fond des choses pour chercher la cause du changement survenu chez Claudia. Elle se contentait de s'en réjouir et, quand elle constata que ce changement était durable, elle en fut ravie. La jeune fille, en se mettant en ordre avec sa conscience, avait remis toute sa vie au Tout-Puissant et s'attendait à lui avec confiance. La vraie foi porte toujours des fruits tangibles et extérieurs. Aussi lorsque, le dimanche suivant, elle écoutait la prédication dans laquelle le ministre démontrait combien il est bon de s'abandonner entre les mains de Dieu, la jeune fille put-elle dire « amen » de tout son cœur.

XIV

Il y avait cinq semaines que Perrenoud avait quitté la Prise. On commençait les regains. Zélim redevenait pénible.

— Claudia, crois-tu que tu saurais manier la moto-faucheuse ? demanda-t-il.

— Peut-être qu'avec l'aide de Julot j'y parviendrais, mais il faut tout de même de la force !

— Bien sûr !

Et la conversation en resta là.

Comme il y avait la foire le lundi, Julot demanda à pouvoir passer le dimanche dans sa famille et à rester pour cette importante manifestation ; ce qui lui fut accordé. Il emportait la belle pièce d'argent qu'il avait gagnée le jour de l'accident et qui allait lui permettre de faire le riche.



...Maurice avait ôté son ceinturon et sa tunique, et prenait l'outil que lui tendait Zélim...

Or, ce jour de foire allait devenir « historique » à la Prise Collard. Dans la matinée, Claudia monta chercher quelque chose à la grange et son attention fut attirée par l'odeur de la fermentation du foin qui se dégageait intensément du grand tas ; elle dressa l'échelle et put constater qu'au beau milieu il s'était établi une cheminée qui fumait d'une manière particulière. Ayant palpé la couche supérieure, elle se rendit compte que la chaleur était intense.

C'est un phénomène naturel et habituel que cet échauffement des fourrages, mais la jeune paysanne était suffisamment au courant pour savoir qu'il y a une température qui ne doit pas être atteinte sans risques et justement elle craignait que la limite normale ne fût déjà dépassée ; surtout que les avertissements de Maurice étaient présents à son esprit.

— Je crois que nous ferions bien de sonder le tas, dit-elle à son père, il me semble que ça chauffe « rudement » par là-haut.

— Crois-tu ?

— Viens un peu sentir, rien qu'à l'odeur tu jugeras, et le tas a considérablement baissé !

Zélim monta l'escalier avec difficulté et constata les faits.

— Oui, je crois que tu ferais bien d'aller chez le garde-police chercher cette sonde, nous serions plus tranquilles.

La jeune fille rentra vers les trois heures seulement ; il y avait un bon bout de chemin jusqu'au village et la sonde était déjà prêtée, elle avait dû aller dans plusieurs fermes pour la trouver enfin.

Avant même de manger, elle ajusta les tubes de l'appareil et plongea celui-ci aussi profond qu'il lui fut possible dans le chaud tas de foin. Pendant le moment d'attente nécessaire à la montée du thermomètre, elle descendit pour se restaurer et quitter ses habits de sortie.

Quand elle retira la sonde, quelle ne fut pas sa stupeur de constater que la colonne de mercure était montée bien haut.

— Papa, cria-t-elle, il faut agir et sans retard, il y a presque nonante !

— Qu'allons-nous devenir, se disait Zélim qui pensait à son assurance résiliée. Vite, téléphone au village qu'on envoie quelqu'un ; ils risquent d'être tous à la foire comme ceux du hameau, et Julot qui n'est même pas là, et moi, en admettant que je puisse grimper, je ne pourrai pas faire grand'chose !

— Je me mettrai au travail, dit courageusement la jeune fille.

— Non ! non, toute seule tu ne peux rien faire de sérieux ; vite, va téléphoner !

Par malheur, et par un malencontreux concours de circonstances, le téléphone ne fonctionnait pas. Pas moyen de se mettre en communication avec qui que ce soit.

— Ah ! si Maurice était là, je suis sûre qu'il saurait le réparer, disait Laurette.

— Tais-toi avec ton Maurice, répartit Zélim ; s'il était ici on n'aurait pas besoin de ce maudit téléphone ! Il saurait déjà bien faire une tranchée dans ce tas sans tes explications. Mais il n'est pas là ! malheureusement...

— ... et c'est ta faute, oui, ta faute, ne te l'ai-je pas assez dit !

— Que faire ? répétait Claudia.

— Ecoute, ma fille, le mieux est d'aller chez les Noirs, c'est le plus près, puisque ceux du hameau sont partis. Dis-leur de venir tout de suite. Le domestique doit être à la maison, je l'ai vu passer il y a une heure à peine, et de là tu pourras téléphoner ailleurs. Vite, vite ! Déjà elle était partie.

* * *

Maurice n'avait plus que deux ou trois jours de service à accomplir, après quoi il regagnerait le vallon où sa mère serait heureuse de l'accueillir. Avant de quitter les environs de la Prise, son état de santé morale le lui permettant, il voulut quand même aller voir les lieux une dernière fois. Il descendrait par le bois et s'assiérait à la sortie du pâturage, puis s'en irait sans espoir de retour.

Comme notre soldat arrivait à l'endroit qu'il avait choisi pour son ultime contemplation, il se trouva face à face avec Claudia qui courait aussi rapidement qu'elle le pouvait. Ils furent tous deux un peu ahuris, la jeune fille s'arrêta instantanément :

— Maurice !...

— Claudia !... Que se passe-t-il ? où allez-vous de ce train ?

— Oh ! Maurice, c'est le bon Dieu qui vous envoie, venez vite, le tas de foin est à nonante degrés et papa a résilié le contrat d'assurance...

Le soldat avait compris ; adieu les rêveries et la con-

templation. Sans se demander si la jeune fille pouvait le suivre, il prit un pas de course effréné. Il fut accueilli par Zélim qui l'avait vu venir et se tenait sur la porte de grange avec un coupe-foin.

— Bonjour, Monsieur Leuba, vous voyez qu'il est parfois bien commode d'avoir de longues jambes !

— En effet, vous savez vous en servir.

Maurice avait ôté son ceinturon et sa tunique, et prenant l'outil que lui tendait Zélim, il escaladait l'échelle. Claudia arrivait à son tour.

— Quelle chance ! dit-elle d'un air tout illuminé.

— Vous monterez avec deux fourches et préparez aussi un seau d'eau, on ne sait jamais...

Claudia apporta les outils, puis retourna chercher un arrosoir ; pendant ce temps, Maurice maniait le coupe-foin, il avait trouvé une tranchée de quatre-vingts centimètres de large environ qui coupait le tas en deux. Puis, saisissant l'une des fourches, il sortait le foin chaud et humide que Claudia reprenait et jetait en bas ; Zélim faisait ce qu'il pouvait pour le pousser plus loin.

A un mètre de profondeur, la chaleur était intense ; Maurice avait de gros souliers de montagne, mais c'est à peine s'il pouvait supporter la température excessive qui lui brûlait les pieds. Avec cela, l'air était irrespirable. Celui qui a été un moment dans cette odeur spéciale en est imprégné pour longtemps.

Malgré ces difficultés et la sueur qui lui coulait de partout, Maurice travaillait sans relâche.

Laurette monta pour voir qui était venu aider.

— C'est un militaire que Claudia a rencontré à la sortie du pâturage, tu parles d'une veine !

— Il a l'air de s'y entendre.

— Oui, pas trop mal !

— Tant mieux, je n'étais rien tranquille.

— Va nous chercher à boire, Laurette, ce n'est pas du luxe.

A la profondeur de deux mètres, le foin qu'on sortait était tout noir, même une ou deux fourchées s'enflammaient spontanément au contact de l'air. Claudia eut de la peine à réprimer un cri, mais Maurice avait saisi l'arrosoir et s'en servait judicieusement.

— Je crois que nous sommes au centre du foyer, encore un petit effort.

Cet effort dura assez longtemps, et ce n'est qu'à plus de quatre mètres que Maurice pensa qu'il pouvait s'arrêter.

Heureusement, Zélim avait pu aller traire et la tante avait conduit le bétail au pâturage. La nuit était venue et le travail s'exécutait à la lanterne.

— La pile arrive au bout, dit Maurice, et nous en avons aussi assez ; je crois que le danger est définitivement écarté. Vous pouvez aller vous reposer, je veillerai. Vous pouvez compter sur moi.

— Non, dit Claudia, je resterai. Ce n'est pas juste que vous ayez toute la peine, surtout que si l'on vous avait écouté, cette aventure aurait été évitée.

— Papa, dit-elle en se penchant au bord du tas, va t'étendre un moment, tu dois être fourbu aussi ; en passant, dis à tante Laurette de faire un bon «poussenion», nous ne l'avons pas volé.

Maurice s'était assis sur le foin, les jambes pendantes dans la tranchée. A la lueur du «falot-tempête» qui avait remplacé la lanterne électrique, il paraissait pâle et fatigué.

— Vous paraissez tout défait, c'est un rude travail, n'est-ce pas ?

— Oui, surtout à cause du gaz, mais dans un moment cela ira mieux.

Ça n'allait au contraire pas bien du tout. Dans l'angoisse du moment, pour conjurer le risque, les jeunes gens avaient travaillé sans calculer la peine ; ensemble ils s'étaient penchés sur le foin, ensemble ils avaient lutté et vaincu. Leurs têtes s'étaient frôlées, Maurice avait senti les cheveux de Claudia effleurer son front. Le moment était alors trop tragique pour laisser libre cours aux émotions d'un autre ordre. Maintenant, la fatigue

corporelle empêchant toute réaction, le pauvre garçon était bien mal en point. Claudia, très naturelle, s'assit en face de lui.

— Je suis bien contente de vous revoir, Maurice, pour vous dire que j'ai fait de sérieux progrès religieux depuis votre départ. Cette fois j'ai compris et saisi... Oh ! ce n'est pas allé tout seul, mais c'est fait.

— Que j'en suis heureux !

— Je suis persuadée aussi que c'est un miracle que vous vous soyez trouvé sur mon chemin, ce soir.

— Oh ! vous faites des miracles à bon compte !

— Pourquoi ?

— N'était-il pas naturel que je vienne jeter un coup d'œil sur la ferme avant de repartir ?

— Sur la ferme ? vous ne seriez pas descendu jusqu'ici, Maurice !

— Non, je n'en avais pas l'intention.

— Vous me faites de la peine...

— Je le regrette infiniment !

— Pourquoi ne seriez-vous pas venu ?

Maurice ne répondit pas ; il paraissait s'abîmer dans ses pensées.

— Parce que mon père n'a pas été gentil ? Pourtant, tante Laurette vous aurait bien donné des caramels...

— Ne badinez pas, je vous en prie.

Claudia fixa son interlocuteur et lut sur ses traits une angoisse indicible.

— Vous me faites peur ! Qu'avez-vous donc ?

— Rien.

— Comment, rien ?

Encore une fois, il ne répondit pas. Les confidences que Claudia venait de lui faire sur sa vie spirituelle l'avaient bouleversé. La plus grande des barrières à son amour s'était écroulée, il restait la seconde, et Maurice en sentait d'autant plus le poids que c'était une question toute matérielle.

— Maurice, dit doucement Claudia, je viens de vous faire confiance, de vous dire que j'avais fait de grands progrès, je suis maintenant une autre Claudia. Vous avez l'air tracassé, jamais je ne vous ai vu dans un état pareil, au contraire votre attitude de foi a été pour beaucoup dans ma conversion. Pourquoi à mon tour ne pourrais-je vous aider ?

— Claudia !...

Il y avait dans ce cri du cœur du soldat un accent qui fit tressaillir la jeune fille.

— ... vous voulez m'aider et vous me torturez... Non, vous ne pouvez rien à ma douleur, laissez-moi m'en aller, je veux partir, il n'y a plus de risques maintenant.

— Non, Maurice, vous ne partirez pas ainsi, vous me dites que je ne puis rien, mais j'ai le pressentiment que justement j'y puis quelque chose !

— Peut-être... Cependant... Ecoutez-moi, Claudia, j'ai pleine confiance en vous, vous êtes brave et bonne, mais je vous assure que je ne puis pas, absolument pas... Et Maurice prit sa tête dans ses mains et se mit à regarder dans le vide.

— Hé ! là-haut, est-ce qu'on vient ?

— Non, pas tout de suite, répondit Claudia, il y a encore un peu à faire. Dans un moment.

On entendit Zélim qui fermait la porte, mais le vieux était intrigué et, au bout d'un moment, il rentra doucement dans la grange.

— Maurice, vous me faites de la peine, beaucoup de peine...

— Tenez, vous voulez savoir : Eh bien ! on ne fait souffrir que ceux que l'on aime ! Maintenant vous comprenez, Claudia ; laissez-moi m'en aller.

— Maurice, qui vous a défendu de m'aimer ?

— Oh ! Claudia, que dites-vous ?

Leurs mains s'étaient rencontrées au-dessus de la tranchée.

— Non, Claudia, dit Maurice, non, c'est de la faiblesse de ma part, je ne peux pas, je ne dois pas !... Ce n'est pas parce que je vous ai aidé aux foin que j'ai le

droit de vous aimer. Vous êtes jolie, Claudia, moi je n'irai jamais à un concours de beauté !

— Oh ! Maurice !

C'était maintenant Claudia qui mettait sa tête dans ses mains.

— Je ne dis pas cela pour vous reprendre, je sais que c'est la vérité. Et puis, vous êtes riche, Claudia, il y a entre nous un fossé plus large et plus profond que celui-ci, je suis sans le sou, je n'ai que mes grands bras... Non, vous dis-je, il vaut mieux que je parte...

— Pensez-vous que vous partirez dans ces conditions ? Non, une fois déjà vous nous avez quittés d'une manière indigne de nous. Je vous défends de partir.

— Moi aussi ! tonna Zélim, qui arrivait à grand-peine au sommet de l'échelle, moi aussi je vous défends, et cette fois je serai aussi têtue que vous, ce qui n'est pas peu dire. Aidez-moi donc à venir jusqu'à vous.

Tout interdits, les jeunes gens aidèrent le père à terminer son ascension périlleuse.

— C'est d'ici que je suis tombé, si j'y suis de nouveau à cette heure, c'est grâce à vous, Maurice, après Dieu bien entendu.

Et comme le jeune homme voulait protester :

— Laissez-moi finir. Vous m'avez fait comprendre, mon ami, qu'il y a dans la vie des biens et des services qui ne se payent pas avec de l'argent. C'est la vérité ! Maintenant, j'ai assez vu ma fille dépérir, je vous vois tout défait, pensez-vous qu'un peu de bien ferait obstacle à votre bonheur ? Vous êtes scrupuleux, Maurice, — je ne dis plus « Tenailles », — oui, très scrupuleux. Je respecte votre délicatesse, elle est digne de vous, mais je veux le bonheur de ma fille, et moi-même j'ai besoin de vous.

» De plus, cette maison, ce toit, sont aussi bien votre propriété que la mienne puisque, sans vous, tout cela était la proie du feu. La plupart des terres sont à Claudia, elle les tient de sa mère, et la tante Laurette, qui est toquée de son Maurice, vous a légué la moitié de son bien par testament, l'autre partie étant pour Claudia. Vous êtes à l'aise, Maurice, et même sans ces valeurs matérielles, vous êtes riche, car vous avez un grand cœur !

Jamais Zélim n'avait fait un pareil discours.

— Allons, dit-il, aidez-moi à descendre, il fait terriblement chaud ici !

Cahin-caha, l'éclopé descendit l'échelle avec mille précautions et disparut.

— Maurice !

— Claudia...

— Je t'aime Maurice, depuis longtemps ; me pardones-tu le concours de beauté ?

— Tais-toi, je suis méchant, tu es meilleure que moi...

— Dis donc, avait dit Zélim à Laurette, qui était à la cuisine, va un peu regarder à la grange, je crois que Claudia est en train d'embrasser le militaire !

— Tu es fou, Zélim, la peur de l'incendie t'a tourné la tête !

— Pas du tout, va seulement voir !

Laurette arrivait éperdue au moment où les jeunes gens enlevaient l'échelle.

— Tu vois, tante Laurette, nous avons éteint un incendie et on en a allumé un autre. Je te présente mon fiancé !

— Bonjour, tante Laurette, je viens faire les regains, me ferez-vous des caramels ?

— Venez-vous ? criait Zélim, tout excité, allons, vous devez avoir faim !

Cette fois, le repas fut des plus joyeux ; l'entraîn ne manquait pas. Zélim faisait de l'esprit...

Il était bien tard quand, après une visite à la grange, chacun gagna son lit, heureux et content.

EPILOGUE

Le lendemain, Claudia accompagna son fiancé jusqu'à son poste. Il reprenait le service à midi et demie. Les copains ne furent pas peu étonnés de voir leur collègue, leur sérieux Perrenoud, rentrer au bras d'une jeune fille.

— Il a du goût, Maurice !

— Bigre, elle n'est rien mal !

— Messieurs, je suis fiancé et je vous présente ma future compagne.

— Félicitations.

— Qu'ils vivent !...

Un moment plus tard, Maurice était à son poste. Claudia était assise près de lui.

— Pour la première journée de fiançailles, avait dit le chef, on peut bien avoir un peu de tolérance, surtout pour Perrenoud qui, jusqu'à maintenant, n'a pas abusé.

— Maurice, veux-tu passer les exercices d'observation terrestres à la centrale ? tu en profiteras pour leur faire tes « annonces ».

— Oui, c'est une bonne idée. Vois-tu, Claudia, on fera quelque chose d'original, écoute.

— Ici P. R. deux... six... huit...

» A douze kilomètres au nord-ouest de Buttes, au lieu dit « La Prise Collard », un soldat du poste vient de se fiancer. Terminé, répétez...

— Juste, terminé.

— Je crois qu'ils deviennent fous au deux, six, huit !

— Qu'y a-t-il ?

— Lis donc ça.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit le lieutenant.

— C'est le guetteur du deux, six, huit qui perd la boule.

— Allo, deux... six... huit...

— Prêt.

— Le chef de poste à l'appareil.

— Ça y est ! dit Maurice à Claudia.

— Ici chef de poste Tarby.

— Ici la Centrale, lieutenant Bilat. Qu'est-ce que cette plaisanterie ?

— Mon lieutenant, le guetteur Perrenoud vient de nous présenter sa fiancée ; il avait, paraît-il, promis de tenir ses camarades de la centrale au courant des principaux événements de son existence ; or comme c'en est un d'importance, il a tenu parole !

— Comment ! Perrenoud est fiancé ?

— Mais oui, mon lieutenant !

— Alors, toutes mes félicitations ! Voilà au moins une femme qui sera heureuse.

— Je crois qu'elle l'est déjà, mon lieutenant.

— Bien ! Une autre fois, utilisez les lignes pour des buts militaires !

— A vos ordres, mon lieutenant. Terminé ?

— Terminé !

FIN



**Pour
l'unité
du foyer**

la lecture joue un rôle des plus importants dans le cercle de famille. — Souscrivez donc aujourd'hui encore un abonnement à

„La Veillée“

qui vous apportera chaque semaine, outre de jolis récits et des illustrations de choix, des encouragements et le réconfort. Offrez-la à vos amis, aux isolés et malades, aux pauvres comme aux riches. Abonnement annuel Fr. 7.—. Chèques postaux IV 2980, Neuchâtel.

ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE NOUVELLE
NEUCHÂTEL

Coin de l'administration

Depuis 42 ans, les BONNES LECTURES DE LA SUISSE ROMANDE sont toujours lues avec intérêt dans tous les foyers. Leur ambition est d'être toujours plus connues et de faire le plus de bien possible. L'abonnement ne coûte que 4 fr. 25, (Étranger fr. 5.50) l'an et est, de ce fait, à la portée de chacun.

De plus, les 12 numéros reliés forment un joli volume, avec emboîtement spécial; chaque bibliothèque devrait le posséder, car c'est une collection de jolis récits qui peuvent être lus par jeunes et vieux.

Nous relierons, à la condition de recevoir les collections jusqu'au 20 février prochain, dernier délai.

le volume de 12 numéros au prix de **3.25**

le volume de 24 numéros au prix de **3.90**

port en plus. (Passé cette date, ce prix sera majoré.) Envoyez-nous donc, dès que possible votre collection, qui vous sera retournée en mars.

PAULA

La petite orpheline
des Vallées vaudoises
du Piémont



3^{me} édition

Envoi contre remboursement de
Fr. 4.25, port et impôt en plus.

Édition IMPRIMERIE NOUVELLE
L.A. Monnier — NEUCHÂTEL

a paru

et fait la joie de tous ses
lecteurs.